



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

42578

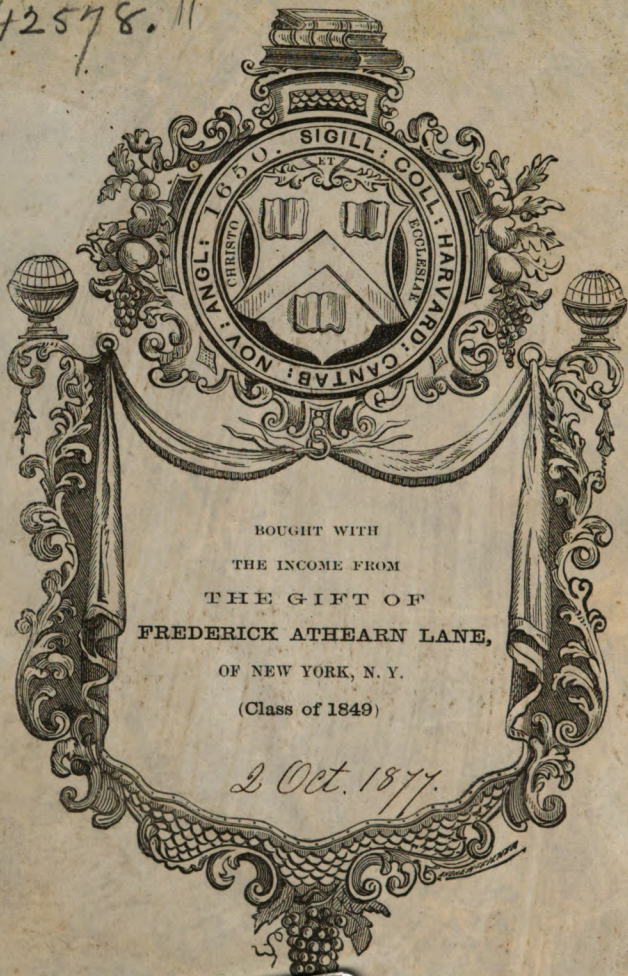
11

WIDENER



HN SXQ9 7

551
42578.11



BOUGHT WITH
THE INCOME FROM
THE GIFT OF
FREDERICK ATHEARN LANE,
OF NEW YORK, N. Y.
(Class of 1849)

2 Oct. 1877.



LE
QUATRIÈME LARRON

Paris. — Imp. de la Librairie Nouvelle, A. Bourdilliat, 15, rue Bréda

©
CHARLES NARREY

LE QUATRIÈME
LARRON

C
A PARIS

LIBRAIRIE NOUVELLE

BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A. BOURDILLIAT ET C^{ie}, ÉDITEURS

La traduction et la reproduction sont réservées

1861

~~42588.17~~

7 1877, Oct. 2:

Lane funds.

42578. 11

✓

LE

QUATRIÈME LARRON

I

— Bernardine !

— Madame...

— Quelle heure est-il ?

— Trois heures.

— Fait-il chaud ?

— Étouffant.

— C'est égal, dis à François de seller Télémaque.

— Il y a quarante minutes que Télémaque et

François attendent madame dans la cour du château.

— A-t-on envoyé de Paris une amazone de nankin ?

— Oui, madame, et un vandyck aussi.

— Un vandyck ?...

— C'est un chapeau de lasting gris, piqué menu menu, d'une souplesse invraisemblable. — Il paraît qu'on peut le mettre dans sa poche sans rien lui ôter de sa grâce native.

— Bernardine !

— Madame...

— Toute réflexion faite, j'ai la migraine, je ne sortirai pas. Donne-moi un livre ; non, va-t'en, je vais dormir. Non, reste et éveille-moi si je fais de mauvais rêves.

— Mais comment saurai-je si les rêves de madame sont mauvais ou rians ?

— Tu verras cela à la façon dont je sommeillerai.
Bernardine !

— Madame...

— Je m'ennuie.

— Quel bonheur !

— Eh bien ! mademoiselle Bernardine !

— Pardon, madame, je pensais tout haut.

La soubrette au minois retroussé baissa les yeux et attendit avec résignation une réprimande qui ne vint pas. Quand elle eut compris que sa maîtresse ne se fâchait pas, elle continua en s'animant.

— A-t-on idée aussi de déplanter deux créoles espagnoles, c'est-à-dire des femmes deux fois créoles, pour les reléguer ici au fond de la Flandre française, à vingt minutes de Dunkerque ! Avant de mourir, monsieur votre père, le plus riche planteur de Bayamo, vous fait épouser M. le marquis d'Herbelin, le fils d'un de ses amis intimes, très-bien ; vous suivez votre mari en France, très-bien ; moi, je ne veux pas vous quitter, très-bien. Mais après deux ans de mariage, M. le marquis est charmant pour sa femme : il meurt, la laissant veuve, à vingt ans, avec deux cent mille livres de rente, très-bien ; nous n'avons donc plus rien à faire dans ce château glacial. Partons, madame, quittons un pays où le soleil semble grelotter de froid...

Dans le feu de son improvisation, Bernardine

n'avait pas vu que Mme d'Herbelin s'était endormie.

Furieuse d'avoir perdu son temps et son speech, la jolie créole sortit en murmurant dans les dents :
— Maudit pays ! affreux château !

Le château dont Bernardine parlait si irrévérencieusement, était un manoir féodal entouré d'un rempart extérieur garni de créneaux et de tourelles. Ce rempart était protégé lui-même par un fossé de trente pieds environ de largeur, où l'eau arrivait au moyen d'une saignée que l'on avait faite au canal de Bergues.

L'entrée principale de cette forteresse était flan-

quée de deux tours en briques rouges et défendue par une herse en fer et un pont-levis; les bâtiments habitables avaient été construits à différentes époques; les plus anciens remontaient à Baudouin Bras-de-Fer.

Depuis, chaque propriétaire avait laissé trace de son passage en ajoutant une aile au corps de logis principal : celui-ci un pavillon Renaissance, celui-là une colonnade mauresque, le dernier un cottage anglais surmonté d'une terrasse à l'italienne.

Sur cette terrasse, au-dessus d'un escalier en spirale de quinze marches environ, s'élevait un belvédère ombragé par des orangers gigantesques; aux colonnes qui surmontaient une voûte de verdure s'enlaçaient des tiges de roses mousseuses qui mêlaient leurs boutons odorants aux folles capucines et aux cobæas capricieux; des bengalis et des cordons-bleus volaient çà et là et venaient reposer leurs ailes diaprées sur des plantes des tropiques; une levrette d'une entière blancheur, appelée Bebel de son petit nom, dormait sur un coussin de velours; mais le plus bel ornement de ce boudoir aérien, ce n'était ni ces fleurs parfu-

mées, ni ces oiseaux si coquets, ni ce chien si mignon.

Entre les colonnes pendait un hamac d'un travail délicieux, et dans ce hamac se balançait nonchalamment une jeune femme.

A ses grands yeux voilés, à la blancheur mate de ses joues, à ses cheveux d'un noir bleu, à ses mains aristocratiquement effilées, à ses ongles roses, à ses sourcils fièrement arqués, à sa taille souple et cambrée, à son air langoureux et distrait, on reconnaissait une créole.

La marquise d'Herbelin était bien belle, et cependant, avant de la savoir belle, on la trouvait étrange.

Fille unique du comte de la Roca, son père et surtout son aïeul l'avaient habituée à considérer le monde comme sa propriété.

— Tu es jolie, tu es riche, tu es noble, disait son père en la couvrant de baisers.

— Rien n'est assez superbe pour toi, ajoutait son aïeul.

— Personne ici n'est digne d'aspirer à ta main, reprenait le père.

— Personne, répétait l'aïeul comme un écho docile.

— Je ferai venir pour toi un mari de France, continuait le père.

— Il sera beau comme le prince Charmant.

— Spirituel comme un démon.

— Noble comme le roi.

Le comte avait tenu parole ; le marquis d'Herbelin lui avait été expédié avec quelques chapeaux de Laure et plusieurs robes de M^{me} Barenne.

Le marquis n'avait peut-être ni la beauté du prince Charmant, ni l'esprit de Lucifer ; mais c'était le dernier représentant d'une des meilleures maisons des Flandres. Le chef de sa lignée avait accompagné Beaudoin I^{er} à Constantinople, et les branches de son arbre généalogique craquaient sous le poids des évêques guerroyeurs. C'était au demeurant un parfait gentilhomme dont le seul tort avait été de mourir à trente ans.

La marquise était couchée dans son hamac, comme nous l'avons laissée au commencement de ce récit, mais elle ne dormait pas, elle rêvait en

regardant la mer qui venait baigner les pieds des derniers arbres de son parc.

Un ardent soleil versait ses rayons brûlants sur les pâturages d'alentour.

La nature fatiguée reposait dans une sorte d'accablement et semblait, dans sa chaleur fiévreuse, aspirer à la rosée de la nuit.

Pas une voile ne se montrait au loin. Pas une pêcheuse de crevettes n'apparaissait sur la plage déserte.

La mer, unie comme une glace de Venise, ressemblait à un lac immense.

III

M^{me} d'Herbelin serait restée éternellement dans cette position transitoire, qui n'est plus le sommeil et qui pourtant n'est pas encore le réveil, si Bernardine n'était venue lui annoncer quelques convives.

— Comment, j'ai du monde à dîner, dit la marquise en faisant un mouvement pour descendre de son hamac, et en laissant voir un pied d'enfant plus blanc que l'ivoire.

— Il y a déjà au salon les trois soupirants de madame, ajouta la malicieuse soubrette :

M. le colonel,

M. le maire,

Et M. le vicomte.

Il y a encore M. Armand Silleberg, le notaire de Bergues, et M. l'abbé Évrard, le curé de Rosendall ; mais ceux-là ne sont pas dangereux.

— Les trois autres le sont donc ? dit la marquise un peu froissée.

— Mais dame ! ajouta Bernardine, madame ne restera pas éternellement veuve, je suppose.

— Il suffit, répliqua M^{me} d'Herbelin ; plus un mot sur ce sujet.

— Ah ! par exemple, s'écria Bernardine, qui n'était pas fâchée de changer le fil de la conversation, voilà, si je ne me trompe, l'ours qui passe. Où peut-il aller avec son épervier sur l'épaule par le beau temps qu'il fait ?

— A la pêche sans doute.

— Oh ! que non pas. Il ne va en mer que lorsqu'elle est méchante, et elle est douce comme un agneau.

— C'est qu'il aura changé d'idée...

— Ou que ce nuage, qui ressemble à un flocon de laine grise, cache un grain. Je le disais aussi, il a fait trop chaud aujourd'hui. Tenez, madame, voilà la mer qui moutonne comme par enchantement. Mais cet ours est donc un sorcier ? Moi, il me fait peur.

En effet, l'eau, si calme tout à l'heure, était déjà tellement agitée que l'inconnu avait toute la peine du monde à détacher une barque enchaînée à un pieu ; il y parvint pourtant et s'éloigna rapidement vers la haute mer.

Celui que Bernardine appelait l'ours était un grand jeune homme au regard distrait, au teint pâli par la souffrance, qui était venu s'établir à deux portées de fusil du château de la marquise, dans une pauvre chaumière cachée au milieu d'une touffe de saules comme un nid de pinsons.

• Un jardin de dix mètres carrés, bordé d'une haie d'aubépine, formait tout son domaine.

Il portait un paletot de coutil ci-devant gris. Mais sous ce vêtement plus que modeste, il avait fort bon air.

L'inconnu devait sans doute son surnom autant à sa barbe et à ses cheveux, qu'il tenait très-longs, qu'à ses habitudes sauvages. Il passait ses jours et la moitié de ses nuits à chasser ou à pêcher.

On le voyait toujours seul.

A son arrivée dans le pays, quelques paysans avaient bien cherché à s'introduire avec effraction dans son intimité, mais il les avait tenus à distance avec cette politesse excessive qui est plus impertinente que l'impertinence elle-même.

— Quel peut être cet homme ? dit la marquise qui avait suivi tous les mouvements de l'inconnu.

— Dieu le sait. C'est le diable sans doute, ou tout au moins son cousin germain, murmura Bernardine en faisant le signe de la croix.

La marquise descendit dans sa chambre à coucher.

Pendant que la soubrette habillait sa maîtresse, plus d'une fois celle-ci prit sa lorgnette et regarda au loin si elle apercevait toujours la barque de l'ours.

Profitons de l'absence de la marquise pour dire deux mots des cinq convives qui attendent dans un boudoir Pompadour encombré de meubles confor-

tables et décoré depuis les lambris jusqu'au plafond par un élève de Boucher ou par Boucher lui-même.

Les sujets choisis par le peintre scandalisent un peu bien fort M. Évrard. Ici, ce sont des nymphes au bain, là haut, c'est un vol de petits amours plus roses que vêtus.

Puisque nous avons prononcé le nom du bon curé de village, disons tout de suite qu'il touche à sa cinquantième année ; qu'il est grand , à peu près chauve, maigre, brun, avec des yeux bleus d'une douceur infinie ; voilà pour le physique.

Au moral, c'est un digne représentant de ce clergé des campagnes si modeste et si admirable de dévouement et d'abnégation.

Avec un traitement de deux mille francs par an, il trouve moyen de faire beaucoup de bien. Aussi il faut voir sa maison ouverte à tous les vents ; quelle misère, et pourtant quelle propreté ! Il y a dans tous ses pauvres meubles vermoulus et boiteux un je ne sais quoi qui inspire le respect.

M. Évrard lit couramment dans le cœur de M^{me} d'Herbelin. Il sait combien, avec sa tête folle,

elle est bonne et charitable ; aussi l'aime-t-il plus qu'il n'aimerait une fille.

Malgré son caractère indomptable, elle se laisse gronder comme une enfant par le digne prêtre.

Le notaire de Bergues, maître Armand Silleberg, a cette figure que Rembrandt a trouvée pour le doyen de ses syndics : une figure de probité sérieuse et réfléchie, il sent son honnête homme d'une lieue, et il est tout de noir habillé, comme il convient à un notaire qui se respecte.

Signe particulier :

Une cravate blanche avec laquelle il doit être venu au monde, et avec laquelle il mourra.

Il y a trente ans qu'il est le notaire de la famille d'Herbelin, de père en fils bien entendu, car il est plus jeune que l'abbé Évrard de quelques cheveux.

Passons maintenant aux trois derniers personnages qui, tous les trois, prétendent à la main de la marquise.

M. Hanebart (de Teteghem), le premier en date, est un petit homme laid et rachitique, un peu roux, un peu bossu, un peu bancal, un peu borgne ; mais sa bouche est si avenante, ses dents rient de si

bon cœur qu'elles lui font pardonner sa laideur.

Il descend en ligne directe du célèbre échevin de Bergues, Simon Hanebart, qui périt, vers 1300, victime de son patriotisme. Il a donc un beau nom à porter et pourtant il a cru devoir l'illustrer d'un entre-parenthèse cantonal. Mais, soit hasard, soit protestation instinctive, tout le monde dans le pays s'obstine à l'appeler M. le maire.

Toute sa personnalité a disparu, il n'est plus ni oncle, ni frère, ni fils, ni propriétaire, ni rentier, ni M. Hanebart (de Teteghem), ni même M. Hanebart tout court, il est M. le maire: en effet, M. Hanebart est maire du petit village de Rosendall.

Il sait très-bien que le colonel et le vicomte ont mis, comme lui, le siège devant le cœur de sa belle créole, mais il ne les craint pas.

Il est convaincu que ce cœur, presque invulnérable, ne se rendra qu'à un homme spirituel.

M. le maire a raison, le colonel de la Roche-Dubourg n'a ni son esprit ni sa belle humeur; mais c'est le type du joli soldat, élancé, bien pris, la taille fine, la moustache noire, l'œil à fleur de tête, l'air heureux; — s'il faut en croire M. le maire, il a tout

ce qu'il faut pour plaire aux femmes de moyenne vertu.

Mais une personne distinguée comme la marquise d'Herbelin ne saurait s'accommoder d'un pareil mari ; sans rien préjuger, nous ne serons pas aussi exclusifs que M. le maire, car nous savons que nous captivons souvent les femmes par les défauts qui devraient nous faire haïr. Est-il besoin de dire que le colonel est d'une sécurité parfaite, qu'il ne prend pas plus au sérieux les prétentions de M. le maire que celles du vicomte ? Il regarde déjà M^{me} d'Herbelin comme sa proie.

Il est trop amoureux de sa personne pour l'être jamais sincèrement d'aucune femme. Aussi, lorsqu'il s'est fait présenter chez la marquise, ses vues étaient purement anacréontiques ; mais la résistance hautaine de la créole l'a piqué au jeu. Et maintenant il est décidé à épouser, bien qu'il ait juré haine au mariage. Par exemple, aussitôt marié, il compte bien envoyer M. le maire à ses administrés, et M. le vicomte à ses chevaux.

Nous avons gardé le vicomte de Pont-Biché pour la bonne bouche, parce que c'est l'original le plus

curieux de notre petite galerie : il n'est ni grand ni petit, ni laid ni beau, ni spirituel ni bête; c'est un de ces nombreux Français dont la seule préoccupation est de ressembler à un Anglais. Il s'habille à l'anglaise, se coiffe à l'anglaise, dîne à l'anglaise, monte à cheval à l'anglaise, ne dit pas vingt mots sans y mêler un peu d'anglais. Il a un groom anglais, des voitures anglaises, des chevaux et des chiens anglais.

Pourquoi ce gentilhomme veut-il épouser une Française quand il lui serait si facile de devenir le mari d'une miss? *That is the question.*

Le vicomte fait courir, il a couru lui-même, il a noblement roulé dans plus d'une rivière avec son cheval sur lui; il s'est cassé le bras droit à Chantilly et la jambe gauche au dernier steeple-chase de la Marche.

Voilà, ou je me trompe, des titres glorieux pour un Franco-Anglais.

Il a aussi peu peur de ses rivaux que ses rivaux ont peu peur de lui. Il est convaincu que Mme d'Herbelin n'aimera jamais qu'un homme qui a une raie au milieu de la tête.

En attendant la divinité du lieu, les cinq personnages dont nous venons de crayonner le profil tuent le temps du mieux qu'ils peuvent.

L'un regarde un album, l'autre feuillette une revue nouvelle, le troisième lorgne les nymphes, tandis que le notaire et le curé parlent politique.

Enfin la marquise arrive resplendissante de grâce et de beauté ; elle a un sourire et un mot aimable pour chacun.

A peine est-elle entrée que la porte de la salle à manger s'ouvre et qu'un domestique crie d'une voix de soprano aigu cette phrase dont l'ellipse me semble toujours un peu bien forte :

— Madame est servie.

IV

Après le premier quart d'heure, qui fut religieusement consacré au potage, aux hors-d'œuvre et au madère, M. Évrard rompit le silence et avoua au milieu d'un compliment qu'il trouvait M^{me} d'Herbelin pâle et même un peu fatiguée.

— C'est possible, monsieur le curé, dit la marquise. Je dois vous confesser que j'ai eu froid malgré la chaleur.

— Mais ce n'est pas un péché de ma compétence, reprit en souriant le bon curé, c'est à votre médecin qu'il faut le confier.

— Laissez-moi finir, ajouta la marquise, je me confesse d'avoir été plus curieuse qu'il ne convient à une bonne chrétienne ; je ne pouvais me retirer de ma fenêtre, pourtant je savais que vous étiez ici, que vous m'attendiez et que le dîner refroidissait.

— Que regardiez-vous donc si obstinément ? dit le colonel ; était-ce quelque chose ou quelqu'un ?

— C'était quelqu'un.

Les trois prétendants firent un mouvement presque imperceptible.

— Oui, c'était quelqu'un, ajouta la marquise, qui n'avait pas remarqué le jeu de physionomie de ses amoureux, un homme qui m'intrigue depuis longtemps : il a une longue barbe, de longs cheveux, et il est venu habiter la chaumière de Denis Collett il y a quelques mois.

— Nous le connaissons, s'écrièrent en chœur les convives.

Les trois prétendants respirèrent plus librement ; ils avaient craint de rencontrer un rival, et il n'était

question que d'un pauvre diable sans conséquence.

— Que savez-vous de ce personnage ? dit vivement la marquise.

— Je sais, répondit M. le maire, que déjà deux fois il s'est trouvé sur mon chemin d'une façon tout à fait désobligeante pour moi. La première fois, c'est à la kermesse de Rosendall ; il est venu tirer à l'arc avec nous et il a abattu l'oiseau d'honneur, qui était mon lot depuis six ans.

— C'est vrai, je me le rappelle, il vous a vaincu, vous un Guillaume Tell in-32, dit la marquise.

— C'est-à-dire qu'il m'a empêché, madame, de mettre à vos pieds le prix décerné au plus adroit.

— Et la seconde fois ? ajouta M^{me} d'Herbelin.

— Un soir, vous me dites : « Monsieur le maire, entendez-vous le cri du hibou ? Pendant toute la nuit dernière, ce vilain oiseau m'a empêché de dormir. » Jè me lève, je sors, je demande un fusil, j'arrive au pied de la vieille tour qui sert de repaire à l'importun, et avant que j'aie eu le temps de le mettre en joue, il tombe à mes pieds.

— Tué par ce monsieur ?

— Qui m'enlève ainsi le plaisir de vous être agréable.

— Comme il vous avait déjà enlevé le plaisir de briller devant tous vos administrés réunis. Est-ce tout ce que vous savez ? continua la marquise en souriant.

— Je sais encore qu'il ne se contente pas de chasser la nuit, il chasse aussi le jour ; mais il a un port d'armes ; je n'ai donc rien à y voir.

— Moi je sais qu'il pêche, ajouta le colonel, je l'ai vu souvent debout dans sa coquille de noix, jetant l'épervier avec une grande adresse.

— Ce dont je me félicite, riposta le bon curé, car il donne tout son poisson à mes pauvres. Cependant, je voudrais lui voir mieux prendre son temps ; il me fait souvent trembler, on dirait qu'il choisit les moments où la mer est furieuse. Un de ces jours, il fera naufrage, c'est sûr.

— Et vos pauvres n'auront plus de poison, reprit la marquise en souriant ; vous êtes un égoïste, monsieur Évrard, si ce garçon trouve son plaisir au milieu des tempêtes, si le danger lui plait, laissons-

le faire. Si même il veut se noyer, cela ne nous regarde pas.

— Je puis rassurer madame la marquise, dit le vicomte, il ne se noiera pas.

— Merci, monsieur le vicomte, ajouta la marquise, car je m'intéresse à ce jeune homme. Mais comment savez-vous qu'il ne se noiera pas ?

— Il ne se noiera pas parce que demain il se cassera le cou. Aujourd'hui, lundi, je l'ai vu au marché de Bergues ; il était en train d'acheter le cheval d'un officier de gendarmerie : je connais la bête, elle est vicieuse comme une ingénue de théâtre ; il ne la montera pas une minute sans être tué trois fois.

— Une fois suffira peut-être, hasarda le parfait notaire.

— Et on ne l'a pas averti du danger qui l'attendait ?

— Allons donc, tout le monde n'a fait que cela, et il a ri au nez de tout le monde ; il n'aura que ce qu'il mérite.

— Voulez-vous bien ne pas parler comme cela, monsieur le vicomte ! s'écria le curé.

— Vous oubliez qu'il pêche pour les pauvres de la commune, ajouta M^{me} d'Herbelin en riant aux éclats.

Mais, entendant que le vent soufflait avec force, elle se leva de table et alla voir si celui qu'elle appelait l'ours était toujours debout dans sa barque.

— Vous m'apprenez bien ce qu'il sera demain, mais vous ne m'apprenez pas ce qu'il était hier et ce qu'il est aujourd'hui, continua-t-elle en revenant s'asseoir.

— Moi, je sais son nom, dit timidement le notaire.

— Vite, vite, parlez, monsieur Silleberg, interrompit M^{me} d'Herbelin ; laissez-moi deviner, il doit s'appeler Jean Durant, Guillaume Martin ou Pierre Leroux, ou... César Cornillon. Mais parlez donc, monsieur, vous me faites mourir d'impatience.

— Il s'appelle Stéphen Servier, continua le notaire sans s'émouvoir.

Il était habitué aux allures vives de la marquise.

— Stéphen Servier, murmura-t-elle entre ses dents.

— Et Bernardine qui l'appelle l'ours, c'est loup... cervier qu'elle devrait dire, hasarda le colonel

que les succès de M. le maire empêchaient de dormir.

Mais son pitoyable jeu de mots n'eut pas le moindre succès.

— Stéphen, murmura de nouveau la marquise, ce n'est pas là un nom de paysan. Et qu'est-ce qu'il est? D'où vient-il? Est-ce tout ce que vous savez? dit-elle en élevant la voix.

— Tout, absolument tout.

Le dîner fut triste, la marquise était visiblement préoccupée sans qu'elle se rendît bien compte elle-même de la cause de sa préoccupation.

On prit le café au salon. M^{me} d'Herbelin se mit au piano, promena ses doigts blancs et effilés sur les touches d'ivoire, essaya quelques romances nouvelles et finit par se lever sans chanter.

Les trois amoureux ne tenaient pas en place; ils étaient inquiets comme à l'approche d'un danger.

Ce n'était pourtant pas la jalousie qui les tourmentait; ils ne pouvaient pas être jaloux de Stéphen Servier, non certes. La marquise ne le connaissait pas, et l'eût-elle connu, était-il de taille à donner de l'ombrage à des gens dont l'amour-propre

était si robuste ? M. Évrard lui-même cherchait à lire dans les yeux de son amie ; ces yeux si bavards d'ordinaire, pour la première fois gardèrent leur secret, si toutefois ils avaient un secret.

A neuf heures, Bernardine vint annoncer que Barbara, la vieille servante du curé, était là avec sa lanterne.

Ce fut le signal du départ.

Lorsque la marquise se trouva seule, elle se mit à pleurer.

Pourquoi ?

Elle l'ignorait.

Peut-être était-ce parce qu'elle avait vingt ans et le cœur libre ; peut-être était-ce uniquement parce que, pour la première fois, elle avait exprimé un désir qui n'avait pas été satisfait sur l'heure.

Quand Bernardine entra pour coucher sa maîtresse, elle la vit la figure collée aux vitres. Elle regardait la mer houleuse à l'endroit où devait être Stéphen Servier ; en apercevant Bernardine, la marquise rougit.

Pourquoi rougissait-elle ?

Elle eût été bien embarrassée de le dire.

V

Le lendemain, M^{me} d'Herbelin se leva tard. Plus d'une fois, pendant la nuit, elle avait pensé à ce cheval rétif qui, au dire du vicomte, devait infailliblement tuer ce pauvre M. Stéphen Servier.

Le vicomte ne pouvait pas se tromper, il se connaissait en chevaux, il ne se connaissait même qu'en chevaux. La marquise se l'avoua à elle-même.

A peine cette opinion fut-elle formulée que le

sportsman, plus anglais que jamais, se fit annoncer par Bernardine.

M^{me} d'Herbelin le reçut dans un kiosque qui domine la route.

Le vicomte était à la fois furieux et enchanté : enchanté, parce qu'il avait vu dompter un cheval, d'une façon tout à fait remarquable ; furieux, parce que ce M. Stéphen Servier avait reçu plus que négligemment les félicitations qu'il avait cru devoir lui adresser.

La marquise chercha à calmer M. de Pont-Biché, en lui disant que le cavalier était peut-être préoccupé de sa monture.

— Allons donc ! s'écria le vicomte, un regard lui a suffi pour mater ce féroce animal, qui a maintenant l'air fringant d'un âne de Montmorency. Et, tenez, si vous voulez me permettre d'ouvrir une fenêtre, vous allez le voir passer avec son dompteur.

Stéphen ne se fit pas longtemps attendre ; le cheval se défendait un peu encore, mais il rendait les armes, il comprenait qu'il avait enfin trouvé son maître.

— Savez-vous que ce jeune homme a fort bonne tournure ainsi, dit M^{me} d'Herbelin.

— Oui, il est bien en selle, mais il ne sait pas comment l'on parle à des gens du monde, grommela le rancunier vicomte en prenant congé de la marquise.

M^{me} d'Herbelin suivait si attentivement les évolutions de Stéphen qu'elle ne s'aperçut du départ du vicomte que lorsqu'elle le vit reparaitre à cheval sur le pont levis; elle resta longtemps à la croisée, regardant dans le lointain les deux cavaliers qui caracolaient en s'éloignant le long des dunes dans la direction de Furnes.

Quand elle ne vit plus que deux points noirs à l'horizon, comme la marée était basse, elle prit un livre, descendit sur la plage et marcha au hasard devant elle sur le sable doré qui craquait sous ses pieds mignons; elle remarqua bien que la mer en se retirant avait laissé plus de flaques d'eau qu'à l'ordinaire, mais elle ne songea pas que ces innocents petits lacs pourraient devenir un danger à la marée montante.

VI

Une heure s'était écoulée et elle n'avait vu reparaitre ni le vicomte ni Stéphen. La mer commençait à monter, et la marquise s'amusait à se laisser surprendre par la vague qui se roulait comme un serpent à ses pieds.

Un matelot, qui allait rejoindre un sloop que l'on voyait en rade, lui cria :

— Madame, prenez garde aux flaques d'eau qui sont derrière vous, la mer arrivera plus vite

qu'à l'ordinaire aujourd'hui ; vous pouvez être surprise au moment où vous y penserez le moins.

Et il partit.

M^{me} d'Herbelin, qui se croyait à quelques mètres de la côte, ne put s'empêcher de sourire de l'avertissement.

— Me prend-il pour une enfant ? pensa-t-elle, et elle continua son jeu, qui l'amusait beaucoup.

Quelques minutes s'étaient à peine écoulées lorsque, se sentant les pieds humides, elle se retourna et vit avec un indicible effroi que la lame qui la poursuivait était arrivée jusqu'à la première nappe d'eau dormante. La langue de terre qui la portait était devenue une presqu'île.

Aussitôt, plus morte que vive, elle se sauva en courant du seul côté où elle apercevait encore la terre ferme, mais les eaux se rejoignirent bientôt de ce côté comme de l'autre, et elle fut enfermée dans un cercle qui se resserrait avec une rapidité effrayante. Se sentant perdue, elle poussa un cri déchirant qui réveilla tous les échos endormis.

Mais personne ne vint à son secours.

Elle avait déjà fait sa prière lorsqu'elle vit apparaître un cavalier au sommet de la dune.

— A moi ! à moi ! s'écria-t-elle d'une voix affaiblie par la peur.

Le cavalier mit pied à terre, courut détacher une barque et vint recueillir la marquise.

A peine fut-elle assise dans le canot que la dernière île disparut sous les flots.

Une seconde plus tard, M^{me} d'Herbelin était morte.

Aussitôt qu'elle se sentit sauvée, ses nerfs se détendirent et elle s'évanouit.

VII

Quand la marquise ouvrit les yeux, elle était couchée sur une chaise longue, dans une salle basse de son château; ses amis, le colonel, le vicomte, le curé et M. le maire étaient à ses côtés.

Après leur avoir donné à chacun une poignée de main bien cordiale, elle raconta ce qui venait de se passer, jusqu'à l'apparition inespérée de son libérateur; à partir de ce moment, elle ne savait plus rien.

Le vicomte lui apprit alors qu'il était arrivé sur le

lieu du sinistre deux minutes après Stéphen Servier; qu'il avait trouvé celui-ci portant la marquise évanouie dans ses bras, et qu'il l'avait suivi jusqu'au château.

— J'aime à croire que vous l'avez remercié pour moi, monsieur le vicomte, dit M^{me} d'Herbelin.

— Ma foi non!... Il vous a déposée sur ce meuble et a sonné comme s'il était chez lui. Bernardine est venue; il lui a raconté en deux mots ce qui était arrivé et il est parti en me saluant à peine.

— Comment, vous n'avez pas songé à remercier mon sauveur?

— Franchement, chère marquise, le pouvais-je? mettez-vous à ma place. Pouvais-je remercier un homme qui venait de m'empêcher de vous sauver la vie, minauda le vicomte d'une petite voix flûtée si drôle que la marquise, à peine remise, ne put réprimer un long et bruyant éclat de rire.

De ce moment, la partie de l'homme de cheval était perdue; il ne pouvait plus raisonnablement prétendre à la main de la marquise.

Il avait paru ridicule, et le ridicule est la seule chose que les femmes ne pardonnent pas.

— Mes amis, que dois-je faire ? Il faut que je témoigne ma gratitude à M. Servier. Mais comment ? Donnez-moi un bon conseil, dit la marquise, lorsque son fou rire fut passé.

— Écrivez-lui quelques-uns de ces jolis mots que vous écrivez si bien, répondit le colonel de la Roche-Dubourg.

— Bon cela. Mais, est-ce assez ? continua M^{me} d'Herbelin.

— Dame ! je ne sais pas ; envoyez-lui une invitation à dîner, ajouta l'abbé Évrard.

— Y pensez-vous ? exclama l'anglomane, un homme qui n'a pas été présenté à M^{me} la marquise !

M^{me} d'Herbelin haussa les épaules.

— Donnez-lui un cadeau, dit M. le maire.

— Donnez-lui de l'argent, s'écria le sportsman.

— Un cadeau ? de l'argent ? Prenez garde de le blesser, reprit le bon curé de campagne, qui comprenait toutes les délicatesses.

— Vous voyez bien, ajouta la marquise, que ma curiosité d'hier était un pressentiment. Si nous savions qui il est, et ce qu'il est, nous ne serions pas si embarrassés.

— Je demande la parole, dit l'abbé Évrard : si vous vous décidez à écrire, madame la marquise, j'irai porter moi-même votre lettre, et je verrai par mes yeux s'il est bon d'envoyer un cadeau ou de l'argent.

— Invitez-le toujours à dîner.

— Bravo ! bravo ! s'écria la marquise en battant des mains.

Elle prit un petit pupitre en bois de rose, le posa sur ses genoux, et écrivit quelques lignes. Elle trouva des phrases pleines de cœur.

L'abbé partit.

Il fut bientôt de retour, porteur d'une réponse très-convenable, mais un peu froide.

M. Stéphen Servier n'acceptait pas l'invitation de la marquise.

— Nous avons fait fausse route, dit le maire, il fallait envoyer de l'argent.

— Il fallait envoyer un cadeau, ajouta le colonel.

— Et quel air a l'intérieur de la tanière de l'ours, continua le vicomte.

— Je n'en sais rien, répondit l'abbé un peu décontenancé ; j'ai trouvé mon homme dans son jar-

din, il m'a fait asseoir sous un berceau de chèvre-feuille; je l'ai remercié de nous avoir conservé la plus aimable personne du monde. Je l'ai remercié aussi pour mes pauvres, il m'a répondu par deux petits saluts qui m'ont glacé; ma foi, comme il ne faisait rien pour soutenir la conversation, elle est tombée. Je n'ai pas jugé convenable de la ramasser et je me suis retiré.

— Mais que concluez-vous, monsieur l'abbé, faut-il expédier François avec de l'argent ou avec un cadeau, ajouta la marquise un peu impatientée ?

— C'est clair, M^{me} la marquise ne peut rester l'obligée de ce personnage, grommela le vicomte.

— Moi, je me déciderais pour le cadeau, finit par dire l'abbé.

— Justement, continua la marquise, j'ai reçu de Paris une boîte d'argenterie qui attend encore la gravure, elle vaut cinq mille francs; le présent est-il assez beau ?

— Il est trop beau, s'écria vivement M. le maire.

— Alors il l'est assez, ajouta la marquise ?

Elle rouvrit son petit pupitre, écrivit une seconde lettre et envoya François.

François revint avec le présent et avec une réponse que je transcris ici textuellement :

« Madame,

» Je prends une cuillère à café dans votre boîte
» d'argenterie, afin de ne pas oublier que j'ai été
» assez heureux pour vous rendre un petit service.»

Puis venaient les politesses d'usage et la signature.

Comme on le pense bien, cette lettre n'était pas faite pour diminuer le désir que la marquise avait de connaître l'histoire de Stéphen.

On se retira de bonne heure.

On comprenait qu'après une journée si accidentée, M^{me} Herbelin avait besoin de repos.

VIII

Plusieurs semaines s'écoulèrent sans amener aucun changement avec elles.

La marquise passait ses jours sur sa terrasse à regarder la mer ; elle ne se lassait jamais de ce spectacle qui est toujours le même, et qui cependant est toujours nouveau.

Stéphen chassait, pêchait ou se promenait à cheval, sans s'imaginer qu'il jouait un rôle dans la vie de la belle créole.

Les feuilles commençaient à jaunir et l'heure de rentrer dans Paris allait sonner. Cependant M^{me} d'Herbelin ne faisait aucun préparatif de départ.

Bernardine s'inquiétait, sa maîtresse n'était plus la même, elle avait des accès de gaieté folle suivis d'un abattement extraordinaire.

Les trois prétendants étaient toujours également assidus, mais ils n'avaient pas osé reparler mariage depuis longtemps, et bien leur en avait pris.

Chacun de son côté avait fait l'impossible pour apprendre quelque chose sur le compte du beau ténébreux.

Tous les trois étaient aux aguets depuis le matin jusqu'au soir, mais Stephen Servier était impénétrable.

— Ce n'est pas un homme, s'écriait M. le maire, c'est un logogriphe.

— C'est un hiéroglyphe, continuait le colonel.

— C'est un casse-tête chinois, ripostait le sportsman.

Un jour, le colonel entra tout essoufflé chez la marquise. Le vicomte marchait sur ses talons, et il était suivi lui-même de M. le maire.

— Grande nouvelle ! s'écrièrent-ils tous les trois à la fois. Une chaise de poste vient de s'arrêter devant la maisonnette de M. Stéphen Servier. Une femme voilée en est descendue et est entrée mystérieusement chez le jeune homme.

— J'ai interrogé le postillon. La dame vient de Paris, dit le vicomte au comble de la joie, c'est un indice... Je la suivrai, je l'interrogerai, et vous saurez tout avant peu, belle marquise.

Les trois amoureux prirent rapidement congé de M^{me} d'Herbelin pour aller à la découverte.

Quand ils arrivèrent près de la chaumière, la voiture était déjà partie, et Stéphen fumait tranquillement un cigare dans le bosquet de son jardin.

Pendant que le vicomte et le colonel se désespéraient, M. le maire rentra chez lui, enfourcha son bidet et se dirigea à travers champs vers Bergues.

Il avait très-judicieusement pensé que la voyageuse s'arrêterait à l'*Hôtel de la Tête-d'Or et de la Poste* ; mais il arriva trop tard, la voiture s'éloignait de toute la vitesse de quatre vigoureux chevaux. Il

put cependant voir la figure de la dame. Il la trouva d'une beauté angélique.

Le postillon qui avait conduit la chaise de poste était resté à l'hôtel. M. le maire s'empessa de l'interroger ; il apprit par cet homme que l'inconnue avait voulu emmener M. Stéphen avec elle, et que celui-ci avait refusé de la suivre malgré ses larmes.

— Bon ! pensa M. le maire, elle a le droit de commander, puisqu'il ne veut pas obéir.

A son retour au château, il trouva le colonel, le vicomte et Mme d'Herbelin elle-même qui cherchaient le moyen de pénétrer dans la chaumière de Stéphen. Il leur semblait qu'ils devineraient son histoire en voyant les objets qui l'entouraient sans cesse.

Jusque-là, tous les moyens avaient été trouvés mauvais.

La marquise pria M. le maire de donner son avis ; il y consentit, mais, avant toute chose, il avoua son expédition et son peu de succès ; il dit comme quoi la pauvre Ariane lui avait semblé idéalement belle, et comme quoi ses beaux yeux avaient pleuré,

puis il demanda communication des moyens proposés.

La marquise voulait acheter à tout prix le domestique de Stéphen.

M. le maire se rangea à cet avis.

Le vicomte et le colonel opinèrent du bonnet, il ne s'agissait plus que d'attendre le moment favorable ; on n'attendit pas longtemps.

Stéphen passa sous les fenêtres du château, son filet à la main.

IX

La belle créole fut bientôt prête : elle prit un chapeau et jeta un cachemire sur ses épaules ; elle était enchantée de son escapade.

Le vicomte, qui n'était pas un personnage officiel, fut chargé de corrompre le Scapin.

A cet effet il prit les devants.

Mais quel ne fut pas son étonnement lorsqu'il s'aperçut que la porte de la chaumière était entr'ouverte ! Il appela, personne ne répondit ; il entra,

la maison était déserte. Il ressortit aussitôt, et alla avertir ses complices.

Un instant après, tous les quatre étaient installés dans la seule pièce du rez-de-chaussée.

C'était une grande salle dallée, mal close, dont les murs et le plafond étaient couverts de belles tapisseries du quatorzième siècle. Les meubles en chêne noir avaient un aspect grandiose et triste. Des livres épars çà et là trahissaient les habitudes du maître de céans. Un piano d'Érard, couvert de musique copiée à la main, semblait annoncer un compositeur plutôt qu'un virtuose. Sur une table admirablement sculptée, au milieu de ces mille riens charmants qui meublent plus que les meubles eux-mêmes, on voyait un portrait richement encadré, que M. le maire reconnut tout de suite pour être celui de la belle voyageuse que le beau ténébreux avait fait pleurer.

La marquise regarda longtemps cette miniature, et elle sut gré à Stéphen d'avoir congédié l'original.

Pendant que M^{me} d'Herbelin et ses trois complices continuaient silencieusement leur visite domiciliaire,

la porte s'ouvrit et Stéphen entra ; il se fit un silence.

La belle créole se remit la première, et elle prit la parole en ces termes :

— Vous n'avez pas voulu, monsieur, vous rendre à mon invitation et me donner ainsi l'occasion de vous témoigner ma reconnaissance, j'ai dû venir moi-même ici pour vous assurer que vous n'avez pas obligé une ingrate.

Elle présenta ensuite ses amis avec assez d'aisance.

Stéphen s'inclina froidement à chaque nom prononcé par la marquise ; il offrit des sièges à tout le monde et attendit de pied ferme.

— Vous avez tiré bon parti de cette retraite, monsieur, ces tapisseries sont superbes. C'est un Érard que vous avez-là ? Vous permettez ? dit-elle ; et elle alla avec une grâce mutine, délicieuse, s'asseoir devant le piano.

Elle jeta les yeux sur une feuille de musique prise au hasard, et continua :

— Cette mélodie est ravissante.

— Elle n'est pas complète, dit modestement Stéphane ; je ne suis pas content de la strette.

— Vous êtes musicien ?

— Un peu.

La marquise chanta la mélodie de sa douce voix, mais, arrivée à la strette, le papier était tellement chargé de ratures et de renvois, qu'elle n'y put plus rien comprendre.

Stéphane vint à son secours et voulut lui indiquer la marche à suivre, mais il se perdit lui-même dans ce dédale de corrections.

La marquise s'était levée ; elle lui montra le tabouret d'un geste si suppliant et si impératif à la fois, que Stéphane s'assit ; il chanta la mélodie d'une voix tellement suave, que de douces larmes vinrent briller dans les yeux de M^{me} d'Herbelin.

Les trois hommes eux-mêmes étaient émus.

Stéphane n'avait pas été au-devant de son succès ; il le savoura néanmoins avec délices.

— Maintenant, monsieur, j'espère que vous viendrez me rendre ma visite, dit la marquise en se levant.

— Vous m'excuserez, madame, reprit Stéphane

avec un sourire mélancolique, mais j'ai renoncé pour toujours au monde, et rien ne saurait modifier ma résolution.

Il accompagna M^{me} d'Herbelin jusqu'aux confins de sa propriété; il la salua et rentra chez lui.

— Eh bien! messieurs, s'écria la marquise après un long silence, que dites-vous de tout cela?

— C'est un monsieur qui chante comme Tamberlick; il a un million dans le gosier, murmura le colonel.

— C'est un prix de Rome qui a un opéra sur les bras, ajouta le vicomte.

— C'est un ténor en retrait d'emploi, continua M. le maire.

— C'est égal, voilà un bon pas de fait, reprit le sportsman. La glace est rompue; tous les jours il se promène à cheval, demain je monte miss Stanning, je rejoins notre homme, je lui propose de faire route ensemble, et il sera bien malin s'il ne laisse pas échapper son secret.

X

Le lendemain, le vicomte se trouva, comme il l'avait annoncé, sur le chemin de Stéphen. Celui-ci aperçut parfaitement miss Standing et son maître, mais il continua son chemin sans détourner la tête.

Le vicomte piqua des deux en criant :

— *To the purpose*, monsieur, voulez-vous me permettre de m'associer à votre promenade ?

Voyant qu'il ne pouvait pas éviter l'importun, Stéphen s'arrêta et lui dit :

— Monsieur, vous comprenez que je n'ai pas la prétention d'interdire la voie publique à un homme qui pénètre chez les gens sans y être invité.

M. de Pont-Biché resta anéanti au milieu de la route pendant que Stéphane s'éloignait au grand trot en riant dans sa barbe de la déconvenue du pauvre gentilhomme.

Aussitôt sorti de son ébahissement, le vicomte courut à Dunkerque, chez le colonel. Il trouva celui-ci assis à l'américaine, les jambes en l'air, lisant je ne sais quel roman de cabinet de lecture. Il lui conta longuement ce qui venait de se passer, et déclara en terminant qu'il voulait tuer ce M. Stéphane.

Le colonel était trop friand de la lame pour ne pas approuver cette résolution.

— Parfait, parfait, s'écria-t-il en jetant son livre. Je suis un de vos témoins, Hanebart sera l'autre.

Ils allèrent sur-le-champ chez M. le maire, mais ce dernier fut loin de partager l'enthousiasme du colonel.

Il aurait voulu arranger l'affaire, ou tout au moins décliner l'honneur d'y jouer un rôle : il lui semblait

que l'injure n'était pas bien grave; il lui semblait encore qu'il était peu convenable de se battre avec un inconnu; il lui semblait surtout qu'il ne pouvait pas décemment, lui, M. le maire, aller provoquer un de ses administrés.

Mais le colonel prouva par *a* plus *b* que la querelle étant née à propos de la visite faite en commun chez M. Servier, il n'y avait pas de raison pour que ce fût le vicomte qui se battît plutôt que les deux autres coupables.

Cet argument, qui ne manquait pas de logique, mit fin aux objections de M. le maire et le décida à suivre le colonel chez Stéphane; ils rencontrèrent celui-ci à cheval, à deux pas de sa maisonnette.

— Je sais ce qui vous amène, messieurs, leur dit-il gaiement du plus loin qu'il les aperçut. Je suis aux ordres de M. le vicomte; et comme je ne connais personne dans le pays, je me rends à Bergues pour prier deux officiers de la garnison de me servir de témoins: je doute si peu du succès de mes démarches, que je puis vous assurer qu'ils se présenteront chez l'un de vous demain matin.

— Chez moi, s'écria résolument M. le maire,

qui jetait enfin son bonnet par-dessus les moulins.

— Ils n'auront pas d'autre mission que d'accepter toutes vos conditions, par conséquent la rencontre pourra avoir lieu une heure après votre entrevue, continua Stéphen en s'éloignant dans la direction de Bergues.

Il connaissait très-peu la ville, mais il pensa qu'il trouverait facilement le café fréquenté par les officiers de la garnison. Quand il eut franchi la porte d'Hondschoote, il se laissa guider par le beffroi¹, un monument d'une grâce, d'une élégance et d'une hardiesse incroyables, qui serait universellement vanté s'il n'avait pas le tort d'être en France.

Les Français, on le sait, n'apprécient que les merveilles qu'ils vont chercher au loin.

Stéphen arriva jusque sur la place d'armes par des rues larges et propres qui rappellent celles que l'on admire tant en Hollande.

Il ne fut pas obligé d'aller plus loin ; il vit deux

¹ L'architecte espagnol qui construisit ce beffroi ne comptait guère sur sa solidité, car les vieux historiens racontent qu'il se retourna plusieurs fois en quittant la ville, pour voir s'il était encore debout.

jeunes gens brunis par le soleil, qu'il reconnut au premier coup d'œil pour des officiers de l'armée d'Afrique, bien qu'ils ne fussent pas en uniforme. Ces messieurs se promenaient de long en large sur la place comme des gens qui ne s'amuseut guère.

Notre héros mit pied à terre et présenta sa requête, qui fut accueillie avec enthousiasme.

Un duel dans cette garnison si calme, n'était-ce pas une bonne fortune pour ces jeunes militaires remuants et désœuvrés?

Ils entraînèrent Stéphen au café de l'Union; en deux mots il les mit au courant, puis on soupa et on parla de tout, excepté de la rencontre du lendemain.

XI

De grand matin, les jeunes officiers se rendirent chez M. le maire, où ils trouvèrent le colonel.

Tout fut rapidement convenu.

Quand les deux adversaires ont envie de se battre, les préliminaires d'un duel ne sont jamais longs.

Le vicomte était l'offensé, il avait le choix des armes ; il choisit l'épée.

On décida ensuite à l'unanimité que le combat aurait lieu dans les Moères Belges, un endroit qu'on

ne saurait trop recommander aux duellistes; c'est une plaine de cinq à six lieues carrées, nue, unie, un peu humide, tout à fait propre à l'escrime.

En moins d'une heure les deux voitures étaient arrivées sur le terrain.

Le vicomte avait apporté ses épées.

Stéphen avait apporté les siennes.

Le hasard décida qu'on se battrait avec les armes du vicomte.

Les deux ennemis s'observèrent longtemps; enfin Stéphen s'écria, parodiant le mot célèbre de la bataille de Fontenoy :

— A vous, monsieur l'Anglais !

Le vicomte attaqua bien; Stéphen se défendit mieux encore. Ils tiraient parfaitement tous les deux, mais Stéphen avait un sang-froid qui désespérait l'homme de cheval.

Après plusieurs passes d'armes très-vigoureuses, l'épée du vicomte effleura la poitrine de Stéphen.

— Vous êtes blessé, monsieur ! s'écria le colonel.

— Une piqure d'épingle, dit Stéphen en se remettant en garde.

Le combat recommença de plus belle, mais le vicomte perdait du terrain. Il commençait à rompre et à se découvrir, lorsqu'il reçut un terrible coup de seconde qui lui traversa le bras de part en part. La blessure paraissait sérieuse, mais il était évident pour les quatre témoins que, depuis le premier engagement, Stéphen tenait la vie de son adversaire au bout de son épée, et qu'il n'avait voulu que le mettre hors de combat. Aussi, spontanément, le colonel lui tendit la main, pendant que M. le maire, plus mort que vif, le remerciait du regard.

Après le pansement du vicomte, Stéphen monta en voiture accompagné des deux militaires, il les reconduisit à Bergues, et les laissa fort enchantés de lui.

Le colonel et M. le maire firent transporter le sportsman à Hondschoote, où ils le confièrent à un habile médecin.

Lorsqu'ils arrivèrent chez M^{me} d'Herbelin ils la trouvèrent à la fenêtre épiant leur retour : elle était pâle, évidemment elle avait tremblé pour quelqu'un.

— Eh bien ! s'écria-t-elle du plus loin qu'elle les aperçut.

— Le vicomte est blessé, répondit M. le maire d'une voix qu'il chercha à rendre douloureuse.

Si la marquise n'avait pas été cachée derrière son éventail, ses amis auraient pu lire un éclair de joie dans ses yeux.

XII

Stéphen avait repris le cours de sa vie habituelle ; il chassait, il pêchait, et pour changer il pêchait et il chassait. Seulement, de temps à autre, ses témoins, qui étaient devenus ses amis, venaient lui demander à déjeuner, et ils étaient toujours les bienvenus.

De son côté, le vicomte entraît en pleine convalescence, il était encore un peu pâle, il portait le bras en écharpe et prenait des airs penchés qui ne manquaient pas de charme.

Bien des fois, sur son lit de douleur, il avait béni le sort qui lui avait départi ce furieux coup d'épée; il espérait s'en servir comme d'une clé d'or pour ouvrir le cœur de la belle inhumaine, il voyait déjà ses rivaux pulvérisés à jamais.

Aussi, grand fut son désappointement lorsqu'à sa réapparition au château, il se vit accueillir presque froidement par M^{me} d'Herbelin : elle lui demanda l'historique de son duel.

Le vicomte le fit d'une façon un peu trop pittoresque peut-être, car au milieu d'un cliquetis de mots techniques, la marquise ne comprit qu'une chose, c'est qu'il avait effleuré la poitrine de Stephen, et que si ce dernier avait paré tierce au lieu de parer quarte, il était mort.

Lorsque le vicomte eut terminé le récit des dangers qu'il avait courus et des souffrances qu'il avait endurées, son amie ne trouva qu'un mot à lui répondre, mais ce mot en dit plus qu'un long discours.

— Quel bonheur que votre adversaire ait paré quarte.

Le vicomte lui lança un regard si extraordinairement étonné qu'elle se crut obligée de continuer :

— Vous auriez maintenant la mort d'un homme sur la conscience.

— C'est possible, répondit le vicomte, mais j'aurais la libre disposition de mon bras, et je ne serais pas resté cloué dans une méchante auberge de village pendant trois mortelles semaines.

Le sportsman partit un peu piqué ; mais, arrivé au grand air, il fut rassuré par son amour-propre robuste qui lui dit à l'oreille :

M^{me} d'Herbelin a été glaciale parce qu'elle n'a pas voulu te laisser lire ton triomphe dans ses yeux ; elle t'a trouvé plein de poésie : elle t'aime, elle t'adore, et tu seras son mari *certainly* dès que tu le voudras sérieusement. Comment un rustre qui porte une vareuse rouge, des cheveux longs et une barbe de sapeur a-t-il pu te donner de l'ombrage ? à toi qui sais crier *for ever* comme pas un, à toi qui as cassé victorieusement ton bras gauche au dernier steeple-chase d'Angleterre. C'est pourtant vrai, pensa le vicomte ; j'étais fou, il faut que je me corrige de cette sotte modestie qui paralyse mes moyens.

Il finit par être enchanté de sa visite.

Il rentra chez lui à pied. Chemin faisant, il décida qu'il épouserait la marquise avant le carême prochain.

Une heure après le départ de M. de Pont-Biché, Bernardine entra dans le boudoir ; elle trouva sa maîtresse la tête appuyée dans les deux mains et les yeux baignés de larmes.

— Mon Dieu, madame, qu'avez-vous ? vous pleurez ; qu'est-il arrivé !

La marquise, honteuse, détourna la tête ; mais la soubrette, qui avait son franc-parler, continua :

— Parlez, madame, qui a osé vous faire de la peine ? est-ce M. le vicomte qui était ici avec vous ?

— Bernardine, dit la marquise avec douceur, ne m'interroge pas, je ne saurais te répondre.

— Mais qui cause votre chagrin ?

— Je n'ai pas de chagrin, ma fille.

— Alors vous êtes malade ?

— C'est possible, il faut que je sois malade, murmura M^{me} d'Herbelin.

— J'ai oui dire que, lorsqu'on souffrait des nerfs, on pleurait ainsi sans raison.

— C'est cela, j'ai mal aux nerfs.

— Alors, je vais chercher le médecin.

— Non, non.

— Voyez-vous, madame, moi j'en reviens toujours à mes moutons, il faut vous décider à retourner aux colonies, ou il faut prendre un autre parti ; l'existence que vous menez ici n'est pas faite pour vous rendre gaie. Pourquoi ne vous remariez-vous pas ? Vous n'avez pas un de ces cœurs de glace que rien ne peut dégeler ? Vous finirez par aimer votre nouveau mari.

Le vicomte de Pont-Biché n'est pas bien malin, c'est vrai. Le colonel de la Roche-Dubourg est un peu fat, je ne dis pas non, et M. le maire n'est pas positivement joli, j'en conviens ; mais ils ne sont pas seuls au monde, et avec votre nom, votre beauté et votre fortune, vous avez le droit de choisir. Mais, si j'étais à votre place, j'aurais un suprême bonheur à élever jusqu'à moi quelque pauvre jeune homme qui, me devant tout, m'adorerait à deux genoux comme une sainte.

— Tais-toi, tais-toi, s'écria vivement la marquise, comme si Bernardine avait répondu à une pensée qui lui était déjà venue.

— Vous avez raison, continua la soubrette, ces mariages disproportionnés ne sont acceptables que dans les romans. Dans la vie réelle, les pauvres diables sont des êtres grossiers, sans éducation, sans naissance. Moi, j'y perds mon latin, comme on dit, même lorsque l'on n'a jamais su le latin. Nous voici au 15 octobre : pour ma part, j'ai horreur de l'automne à la campagne, lorsque la Colme charrie les feuilles jaunes de nos pauvres arbres ; il me semble que ma jeunesse s'en va je ne sais où avec elles.

Qu'en pensez-vous, madame ? si nous rentrions à Paris ? Là vous trouveriez les bals, les concerts et les spectacles, ce sont les meilleurs médecins pour guérir les maladies de nerfs.

— Tu as raison, dit vivement la marquise, nous partirons demain matin.

— Ah bah ! s'écria Bernardine, étonnée du succès inattendu qu'elle venait d'obtenir.

Lorsque M^{me} d'Herbelin se trouva seule, elle se promena à grands pas dans son boudoir, ravie de la résolution qu'elle venait de prendre ; elle ne se rendait pas bien compte du danger qu'elle pouvait

courir, en restant plus longtemps à la campagne, mais elle trouvait prudent de fuir ce danger.

La marquise écrivit à ses amis ; elle leur apprit que son médecin la rappelait à Paris ; il craignait pour elle l'humidité de la mer ; elle les attendait tous à dîner.

Tous furent exacts : pendant le repas plusieurs fois on prononça le nom de Stéphen, mais on remarqua que M^{me} d'Herbelin changeait tout de suite le fil de la conversation.

— Elle est furieuse, pensait-on, de n'avoir pas pu satisfaire sa curiosité.

On se sépara, en promettant de se revoir à Paris.

La marquise laissa une bonne somme d'argent à l'abbé Évrard pour ses pauvres, à la condition qu'il y prendrait de quoi se commander une soutane neuve.

Il promit d'obéir ; il acheta même une pièce de drap ; mais, comme l'hiver était rude, tout son argent fut bientôt dépensé, et il y avait encore de pauvres enfants qui souffraient du froid.

Que fit alors l'abbé ? Il prit le drap de sa soutane neuve et donna l'ordre d'y tailler quantité de petits habits bien chauds pour les malheureux, manquant ainsi à la parole donnée.

Ces prêtres n'en font jamais d'autres.

XIII

La marquise d'Herbelin arriva saine et sauve à Paris le lendemain vers cinq heures du soir.

A peine débarquée, elle se repentit de son coup de tête. L'immense hôtel qu'elle occupait rue Saint-Dominique lui parut maussade et désert, plus désert et plus maussade que son vieux château féodal. Malgré son nombreux domestique, elle avait peur la nuit. A chaque instant elle croyait voir descendre de leurs cadres les portraits de ses ancêtres bardés

de fer. Elle appelait Bernardine ; mais Bernardine n'était guère plus brave que sa maîtresse.

Les jours se suivaient et se ressemblaient. Chacun d'eux apportait son contingent d'ennuis.

Le vicomte et le colonel faisaient des efforts inouïs pour distraire leur amie, mais ils avaient beau lui raconter les histoires les plus excentriques, rien ne la faisait sourire. Le carnaval lui-même agitait en vain ses mille grelots, M^{me} d'Herbelin restait au coin de son feu. Les succès de théâtre les plus vantés n'excitaient plus sa curiosité. Un jour pourtant, elle consentit à accompagner aux Italiens une de ses amies, qui lui offrit une place dans sa loge.

La Thérésine, aussi célèbre par sa beauté et son immense talent que par ses folies, chantait pour la première fois à Paris, le rôle de Léonor du *Trovatore*, ce chef-d'œuvre que les jaloux et les impuissants décrient avec tant d'acharnement. Lorsque la cantatrice parut en scène, la marquise fut frappée de son excessive ressemblance avec la miniature qu'elle avait vue chez Stéphen.

La réputation de l'actrice était grande, et pourtant elle parut au-dessus de sa réputation. Les trois

premiers actes avaient réussi, mais au quatrième, c'était de la frénésie, du délire, la scène était littéralement transformée en un parterre de fleurs, on n'avait rien vu de pareil depuis la Malibran.

La Thérésine venait de chanter la *Cabalette* qui précède le *Miserere*. La salle avait redemandé le morceau, et la diva s'appêtait à répéter lorsqu'elle s'évanouit comme frappée de la foudre.

Quelle était la cause de cet évanouissement ? était-ce l'enivrement du succès ? la Thérésine devait y être habituée.

— C'est quelque aventure de cœur, dit tout bas l'amie de M^{me} d'Herbelin. Quand elle s'est évanouie, elle avait les yeux fixés sur ce beau jeune homme qui vient d'entrer dans la loge de balcon qui est vis-à-vis de la nôtre. Voyez, chère marquise, comme il est pâle lui-même.

La marquise leva les yeux et aperçut un jeune homme qui ressemblait d'une manière frappante à Stéphen; mais il n'avait ni ses longs cheveux, ni sa grande barbe, ni sa mise débraillée. Sa tenue était

irréprochable, il était officier de la Légion d'honneur.

Peu après, il se leva et sortit.

C'était sa démarche, c'était sa taille, mais ce ne pouvait être lui.

XIV

Dès que M^{me} d'Herbelin fut rentrée à l'hôtel, Bernardine lui remit une longue lettre de M. le maire, qui était arrivée par le dernier courrier.

La voici textuellement :

« Rosendall, le 23 février 18....

» Madame,

» Rien n'est changé dans notre pays, le plus triste des pays.

» La Coline se promène toujours à travers champs, en faisant mille circuits, comme un bonhomme de canal qui n'est pas pressé; le flot vient toujours lécher de sa volute d'écume blanche les vieux pieds des vieux arbres de votre vieux château. Pour voir autre chose que ce que je vois sans cesse, j'attends la neige. Au fait, la neige a sa gaieté, la nature entière semble porter un faux nez et une perruque à frimas. C'est son carnaval à cette pauvre nature; elle et moi, nous n'en avons pas d'autre.

» L'abbé Évrard est toujours dévoré par ses pauvres, et votre ami Silleberg par le travail. A propos, je sais le secret de M. Stéphen Servier, c'est un secret plein de prose et de police correctionnelle : il fait la fraude.

» Bergues et Dunkerque sont inondés de dentelle d'Angleterre; bien sûr, c'est lui qui les entre.

» Que ferait-il toutes les nuits en mer, sur sa coquille de noix, je vous le demande? Je le surveille.

» Autre chose :

» La dame voilée est revenue ; la première fois il l'avait peu reçue, cette fois-ci il ne l'a pas reçue du tout.

» Je passais par hasard devant le taudis du contrebandier , laissez - moi l'appeler contrebandier jusqu'à nouvel ordre , lorsque la belle mystérieuse est arrivée dans la même voiture couleur de muraille , et j'ai entendu Justin, l'âme damnée de ce Stéphen, lui dire d'un ton pénétré et mielleux :

» — Mon Dieu, que monsieur va être désolé quand il apprendra que madame a pris la peine de venir voir monsieur.

» — Il n'est donc pas ici ?

» — Monsieur est à Londres.

» — Sera-t-il longtemps absent ?

» — De Londres, monsieur ira directement à Paris où j'ai ordre de le précéder.

» — Vous avez ordre de ne pas me recevoir, je comprends, murmura la dame en remontant en voiture : elle avait l'air majestueux et fier d'une reine, mais je vis parfaitement deux larmes perler dans ses beaux yeux. Je voulais lui crier : vous avez raison, madame, on vous trompe ; Stéphen n'est pas à Londres, je l'ai rencontré il y a cinq minutes. Les paroles expirèrent sur mes lèvres, et la chaise de poste avait déjà disparu derrière les

saules qui bordent le chemin lorsque la voix me revint. »

« Le 24 février 18...

» Je suis désolé, mais je dois faire amende honorable et avouer que Stéphen est innocent du crime dont je l'ai accusé au commencement de cette lettre. Maître Silleberg, qui sort de chez moi, m'apprend que l'on a trouvé celui qui a introduit frauduleusement en France les dentelles en question. C'est... Au fait devinez qui cela peut être. Je vous le donne en mille. C'est... Vous vous rendez? oui; eh bien, c'est le directeur de la douane lui-même.

» M. le directeur adore le whist.

» On peut être honnête homme et adorer le whist.

» Tous les jeudis, il va faire sa partie à Rousbrugge, chez un général belge, et il rentre en France fort avant dans la nuit. Vous comprenez que les douaniers n'ont pas l'outrecuidance de visiter le cabriolet de leur directeur.

» Ils ont tort, car c'est dans le coffre de ce cabriolet qu'un coquin cache la contrebande. Et,

quand tout le monde repose, il s'introduit dans la remise de M. le directeur et disparaît, emportant son précieux fardeau.

» Une patrouille grise vient d'arrêter notre homme, assis à califourchon sur le mur de M. le directeur.

» L'affaire fait grand bruit.

» Les douaniers eux-mêmes rient beaucoup de l'aventure, mais quoi qu'en dise le proverbe, ils ne sont pas désarmés, car le coupable est dans la prison de Bergues ; pauvre et virginale prison, elle a failli crouler de surprise en recevant un scélérat dans son sein. J'ai fait mon devoir en innocentant ce Stéphen ; mais avant peu j'aurai le plaisir de vous apprendre qu'il fait de la fausse monnaie ou des tragédies pour l'Odéon. En attendant, chère madam.....e

» Ce matin, je laissai mon *m* une jambe en l'air pour courir sur la plage, où un spectacle affreux m'attendait. Le paquebot *la Dorade*, qui fait le service de Londres à Dunkerque, battu par la tempête, avait manqué l'entrée du port et était venu se briser sur un banc de sable. Plus de cent personnes, pas-

sagers et matelots, luttèrent contre la mort. Je cherchai à organiser des secours, mais tout le monde perdait la tête.

» Les plus vieux pilotes déclaraient qu'ils ne pourraient pas tenir la mer, lorsque Stéphane s'élança dans sa barque, ne prenant conseil que de son courage; il arriva, après une lutte héroïque, jusqu'au bâtiment échoué; il fut accueilli par des cris d'enthousiasme qui électrisèrent les marins. On suivit son exemple, et une heure après cent personnes le bénissaient.

» Pendant que l'on chantait ses louanges sur tous les tons, je l'examinai à la dérobée, il avait toujours cet air distrait et indifférent qui vous fait froid au cœur : certainement un mystère terrible enveloppe la vie de cet homme ; je le devinerai ! »

« Le 25 février 18...

» Chère madame, je suis de plus en plus intrigué, et je commence à croire que nous ne saurons jamais le mot de cette énigme. Figurez-vous qu'hier, je rencontre M. Stéphane Servier ; je lui lis le rap-

port que j'adresse au préfet, sur le naufrage du paquebot *la Dorade*. Dans ce rapport, je raconte les faits tels qu'ils se sont passés, et je termine par ces mots : « Je crois qu'il serait bon d'accorder une récompense à M. Stéphen Servier dont la conduite a été au-dessus de tout éloge... »

» Savez-vous comment il me remercie de ma gracieuseté ? il me dit d'un ton plus que goguenard :

» — Ne trouvez-vous pas, comme moi, monsieur le maire, que la plus grande preuve de la corruption de notre siècle, c'est que nous louons les gens qui font leur devoir ?

» Et il continue :

» — Du reste, votre petite narration est charmante ; vous écrivez comme un ange, vous vous élevez quelquefois à des hauteurs pyramidales ; je ne me permettrai qu'une seule critique : vous finissez comme un fait-Paris du *Constitutionnel*. Si vous m'en croyez, vous ne demanderez rien pour Stéphen Servier, qui ne pourrait rien accepter.

» — On peut toujours accepter la croix de son

pays, répondis-je avec un chauvinisme malencontreux.

» — Pardon, monsieur, reprit-il sèchement, je suis officier de la Légion d'honneur et je doute que le gouvernement me nomme commandeur parce que j'ai sauvé quelques marchands de cirage ou quelques brasseurs d'ale.

» Et il s'éloigna, me laissant fort sot au milieu de la grande route, mon rapport ouvert à la main et mon accès de chauvinisme sur la conscience.

» Officier de la Légion d'honneur ! Je ne me console de ma déconvenue qu'en pensant aux exclamations que vous allez faire en recevant ma lettre, que je vous expédie définitivement avec mille et mille bons souvenirs de votre ami passionné.

» SIMON HANEHART (de Teteghem). »

M^{me} d'Herbelin dormit fort mal ; un instant elle eut peur de trouver autre chose que de la curiosité dans le désir immodéré qu'elle avait de connaître la vie de Stéphen.

XV

Le lendemain, le colonel et le vicomte arrivèrent ensemble chez la marquise. Ils avaient rencontré Stéphen dans une élégante voiture, assis à côté d'un vieillard. Il ne portait plus que des moustaches et de petits favoris à l'anglaise.

Le doute n'était plus possible.

C'était bien lui que M^{me} d'Herbelin avait vu la veille au théâtre.

Au milieu des mille bruits de la ville, l'homme de

cheval raconta que la Thérésine, après son succès inouï, avait subitement résilié son engagement, et qu'elle était partie pour Nice après avoir payé un dédit considérable.

On se perdait en conjectures.

Le colonel prétendait qu'elle allait rejoindre un amant dont elle était follement éprise.

Le vicomte soutenait qu'elle souffrait sérieusement de la poitrine.

La marquise croyait en savoir plus long que ces messieurs, mais elle garda son secret.

Elle allait fort assidûment au théâtre Italien, mais ce n'était pas la musique qui l'attirait, car, pendant la représentation, elle était distraite et elle rentrait toujours très-maussade.

On l'eût fort embarrassée en lui demandant la cause de sa mauvaise humeur.

Peut-être l'ignorait-elle elle-même.

M^{me} d'Herbelin désirait vivement savoir à qui appartenait la loge où elle avait aperçu Stéphen, mais elle n'osait interroger son amie ; elle craignait de voir mal interpréter sa curiosité. Pour arriver à ses fins, elle usa d'un petit stratagème essentiellement

féminin; elle passa en revue toutes les loges et se fit nommer tous les locataires; elle apprit ainsi que celle dont il s'agissait était louée au duc de Bierne, qui était dans ses terres du Poitou, et que l'intendant la faisait vendre chez un marchand de billets au grand déplaisir de la direction.

— Il est écrit que je ne saurai rien, pensa-t-elle.

Le colonel avait été rappelé à Dunkerque pour les besoins de son service; il rapporta à la marquise des nouvelles de tous ses amis : il avait dîné chez M. le maire, il avait vu le curé et le notaire, il avait aussi rencontré Stéphane Servier affublé de son éternelle vareuse rouge.

M^{me} d'Herbelin cessa tout à coup d'aller aux Italiens, et aussitôt que les arbres devinrent un peu verts elle partit pour sa terre : jamais elle n'avait quitté Paris avec plus de plaisir.

Le colonel la suivit de près, et le vicomte fit comme le colonel.

Le sportsman était furieux, car il détestait les champs. Ses yeux sans pensée et sans flamme n'étaient pas faits pour comprendre la beauté d'un site. Il trouvait que la nature imitait mal les décors

de l'Opéra, et il préférait la mer du *Fils de la nuit* à l'Océan le plus bleu ; mais pour rien au monde il n'aurait laissé ses rivaux avec la belle créole, il avait trop peur d'être distancé.

La résolution subite de la marquise ne contenta pas plus le colonel qu'elle n'avait contenté le vicomte ; en revanche, elle enchantait M. le maire, maître Silleberg et le bon curé de campagne, qui venaient passer toutes leurs soirées au château.

Le jour, M^{me} d'Herbelin ne quittait pas son belvédère ; elle faisait de la tapisserie, lisait ou se balançait dans son hamac ; de là elle régnait sur terre et sur mer ; pas un habitant du pays ne pouvait faire un pas sans passer sous ses yeux. Elle voyait Stéphen aller et venir, sortir et rentrer.

Il était toujours seul ; et sans trop savoir pourquoi elle lui savait gré de cette solitude, elle le remerciait intérieurement de ne pas avoir suivi la Thérèsine en Italie.

Elle l'apercevait pendant des heures entières dans son jardin, la tête appuyée dans les mains. Il pleurerait sans doute ; elle aurait donné dix ans de sa vie pour savoir la cause de ces larmes intarissables.

La marquise n'avait plus sa gaieté d'autrefois. Elle était mécontente de tout le monde, et surtout mécontente d'elle-même.

Les trois amoureux ne trouvaient plus jamais l'occasion de dire un mot de leur amour ; aussi ne dissimulaient-ils pas leur mauvaise humeur ; ils finirent par croire qu'ils n'étaient aimés ni l'un ni l'autre ; ils auraient dû commencer par là.

XVI

Un soir, en partant, M. le maire prit le colonel et le vicomte à part, et leur dit avec mystère :

— Messieurs, venez donc déjeuner demain chez moi; j'ai une communication importante à vous faire.

Le lendemain, les deux amis furent exacts au rendez-vous.

On déjeuna rapidement.

M. le maire fit apporter du café, des liqueurs et

des cigares; il congédia les domestiques, leur défendant d'introduire âme qui vive.

Quand il eut fermé la porte, il prit la parole en ces termes :

— Messieurs, il y a plus d'un an que nous nous sommes rencontrés pour la première fois chez la marquise d'Herbelin; nous avons les mêmes projets, mais, comme nous sommes des gens bien élevés...

Les deux interlocuteurs saluèrent.

— Comme nous sommes des gens bien élevés, répéta complaisamment M. le maire, nous n'avons pas cherché à nuire l'un à l'autre. Chacun de son côté avait l'espoir de l'emporter sur ses rivaux, mais loyalement; nous étions en guerre ouverte, mais nous combattions à armes courtoises, et, j'ose le dire, à armes égales.

Le vicomte et le colonel saluèrent de nouveau.

Et M. le maire continua :

— Chacun de nous a ses qualités et ses défauts, nous étions donc fondés à croire que bientôt l'un ou l'autre réussirait, et que les autres deviendraient les amis de la femme aimable que nous aimions, je

veux dire que nous aimons. Une année s'est écoulée sans amener un changement bien notable dans notre situation. Je dirai plus, nous avons perdu du terrain.

— C'est mon avis, murmura le colonel en lançant une furieuse bouffée de fumée à la figure du vicomte qui ne fumait pas.

— C'est le mien aussi, répondit le vicomte entre deux quintes de toux.

— A quoi faut-il attribuer cet insuccès invraisemblable, mais flagrant? à la présence de M. Stéphen Servier. Ne haussez pas les épaules, continua M. le maire, cet homme a sur nous un avantage énorme.

— Et quel est cet avantage? s'écria le colonel en fronçant le sourcil.

— Oui, quel est cet avantage? ajouta le sportsman, en plissant son front déjà si plissé.

— Il est entouré d'un mystère impénétrable. Vous, colonel, vous êtes un brillant officier; vous, vicomte, un sportsman distingué; moi, j'ai fait quelques bouquets à Chloris. J'ai donc le droit de dire

que je suis poète ; mais lui, il est l'inconnu ! il est tout que ce l'imagination d'une femme peut le faire ; et, vous le savez, une tête de femme qui travaille n'y va pas de main morte.

— Quoi ! cet homme oserait prétendre à la main de la marquise ! grogna le colonel en brisant son cigare sur la table.

— Soyez calme, colonel ; cet homme ne prétend à rien, et c'est là notre malheur. S'il prétendait à quelque chose, il se montrerait, il dirait qui il est, ce qu'il veut, ce qu'il espère sur la terre. Il ne serait plus ce personnage fantastique qui fait rêver les femmes. Avez-vous remarqué comme moi une chose bizarre ? C'est que tout ce que nous faisons l'un ou l'autre pour plaire à la marquise tourne au profit de M. Stéphane Servier.

— C'est vrai, ce jeune homme semble avoir été jeté au milieu de nous pour notre confusion, s'écria le colonel avec fureur. M. le maire est spirituel et adroit, M. Stéphane est plus adroit et plus spirituel que lui ; le vicomte monte bien à cheval, M. Stéphane est meilleur cavalier que lui ; moi, je chante agréablement, il chante mieux que moi.

— On croirait vraiment, qu'un malin génie s'en mêle, ajouta le vicomte de Pont-Biché.

— Figurez-vous, messieurs, qu'il m'est arrivé une aventure qui pourrait bien donner raison au vicomte, dit M. le maire en mettant une sourdine à sa voix. Il y a un mois environ, je rencontrai un marin qui portait chez M. Servier un ara couleur de feu, d'une beauté remarquable. Comme j'admirais l'oiseau, il m'offrit de m'en vendre un pareil moyennant dix louis. J'acceptai avec reconnaissance; j'avais mon idée...

— Je la comprends, interrompit le vicomte : vous avez fait naître chez M^{me} d'Herbelin le désir d'avoir un ara couleur de feu.

— Précisément. Je la trouvai d'abord indifférente, mais à force d'éloquence, j'arrivai à lui faire exprimer ce désir. Aussitôt je volai chez moi ivre de joie. J'allais donc lui être agréable à cette femme de mes rêves, — je veux dire à cette femme de nos rêves, — mais je comptais sans Diane, ma chienne, qui avait profité de mon absence pour organiser une chasse au perroquet. Quand j'ouvris la porte, elle me rapporta scrupuleusement mon ara qui avait vécu.

Je retournai tout de suite chez la marquise ; je voulus lui persuader que le cri du perroquet était intolérable ; je cherchai à la guérir de l'envie d'avoir un ara couleur de feu, mais cette envie s'était développée, avait pris du corps et était devenue une véritable idée fixe. Il fallut écrire à Bara, à Léra, aux principaux oiseliens de Paris. Ces messieurs avaient tous les oiseaux de la création, excepté celui que je demandais.

Un jour en passant devant la cabane de M. Stéphen, M^{me} d'Herbelin aperçut son fameux ara couleur de feu. Aussitôt je fus envoyé en députation. M. Stéphen me reçut fort bien, mais il refusa de me céder la bête. Je revins l'oreille basse. Plus tard, il apprit que je n'avais été que le plénipotentiaire de la marquise, et il lui envoya fort gracieusement le phénix en question.

J'avais fait une jolie équipée.

— Eh bien ! reprit le colonel, puisque nous en sommes aux aveux, je vais vous en faire un aussi qui viendra corroborer le dire du vicomte : vous vous le rappelez ? Bebelles a été perdue.

— Parbleu ! s'écria le vicomte, si je me le rap-

pelle: la désolation et l'abomination étaient au château.

— Je l'avais fait voler par mon planton et je voulais la rapporter triomphalement lorsque le désespoir de la marquise serait au paroxysme.

— Bien joué, interrompit M. le maire.

— Mais voilà que l'animal se grise... pas le chien, le planton, et laisse échapper la levrette. Elle se sauve, voyez le hasard, entre les jambes de M. Servier, qui la renvoie par Justin. Apercevez-vous d'ici ma figure ? J'étais là, lorsque le butor est entré ; je prouvais victorieusement à la marquise que Bebelles était la huitième merveille du monde et que celui qui la lui rapporterait mériterait tous les trésors de la terre, ou, mieux encore sa main.

— Eh bien ! colonel, vous pouvez vous vanter d'avoir fait une campagne aussi brillante que la mienne, dit M. le maire en riant.

— J'avais travaillé comme vous pour ce M. Stéphen, qui se contentait de renvoyer par un mercenaire la huitième merveille du monde, lorsqu'il aurait pu profiter de l'occasion que je lui donnais pour faire sa cour à Mme d'Herbelin.

— Mais je ne tiens pas à le voir dans la place, reprit le vicomte.

— Soyez tranquille, il n'y pénétrera jamais, s'écria M. le maire; je suis sûr, moi, que s'il fuit le monde, c'est qu'il y est déplacé; s'il cherche la solitude, c'est qu'il a quelque vilaine chose sur la conscience. Mais les femmes, même les meilleures, ont une telle soif de l'extraordinaire qu'elles vont le chercher même là où il n'est pas. Et il est ici, avouons-le tous tant que nous sommes; nous avons cherché à trouver le fil de l'intrigue qui a jeté ce jeune homme au milieu de nous, et nous y avons tous perdu notre temps et notre peine.

Je ne sais pas si cette curiosité de M^{me} d'Herbelin est déjà de l'amour, mais à coup sûr elle est de l'étoffe dont on fait l'amour. Elle n'aime pas encore cet homme, non, mais elle pense à lui; elle ne voit pas sans déplaisir qu'il ne s'occupe pas plus d'elle que si elle n'existait pas.

Elle lui doit la vie, et il a l'ingratitude de l'oublier.

Si quelqu'un pouvait lui souffler l'idée de s'éprendre de M^{me} d'Herbelin nous serions sauvés

nous aurions un rival de plus, mais ce rival ne serait plus dangereux.

— Au fait, venons au fait, où voulez-vous en venir, s'écria le colonel, qui ne comprenait rien aux analyses de sentiment dans lesquelles M. le maire se perdait.

— J'en veux venir à ceci : que nous ne pouvons éternellement jouer le rôle que nous jouons chez la marquise ; il faut la mettre en demeure d'avoir à choisir l'un de nous, ou à nous déclarer que nous n'avons pas de chances l'un plus que les autres. Alors nous saurons si nous devons retourner chez elle à titre d'amis seulement ou si nous devons nous éloigner.

— Bravo, bravo, s'écria le colonel, bien cela, bien cela. Mais comment poserons-nous cet ultimatum ?

— Par écrit, continua M. le maire ; nous rédigerons une adresse et nous la signerons tous les trois.

— Pour ma part, j'accepte, dit le colonel.

— J'accepte aussi, ajouta le vicomte.

M. le maire rédigea la lettre ; on la lut et on la

relut ; on la commenta, on la commenta encore, et, enfin de compte, la rédaction fut acceptée.

— Décidément, vous êtes un homme d'élite, dit le vicomte.

— Un voltigeur plutôt qu'un grenadier, s'écria le colonel en riant à se tordre de son mauvais jeu de mots, qui faisait allusion à la petite taille de M. le maire.

Un domestique fut envoyé au château, et les trois conjurés attendirent la réponse de la marquise, enchantés de leur coup d'État.

XVII

En lisant le factum des trois conjurés, la marquise partit d'un éclat de rire bruyant et prolongé.

— Voilà mes trois amoureux qui s'insurgent, dit-elle à Bernardine, qui était en train de la coiffer ; ils exigent que je choisisse un mari.

— Eh bien ! choisissez-en un, répondit la rusée soubrette : le moins bien des trois est encore charmant.

— Quel est le moins bien ?

— Dame, cela dépend des goûts.

— Est-ce le colonel ?

— Oh ! non.

— Est-ce le vicomte ?

— Oh ! non.

— C'est donc M. le maire ?

— Oh ! non ; en y réfléchissant bien, tous les trois sont le plus parfait et aucun n'est le moins bien.

— Ce qui veut dire qu'ils sont insignifiants tous trois.

— Ce qui veut dire que vous ne les aimez pas.

— Tu dois avoir raison ; et pourquoi aimerais-je l'un plutôt que l'autre ? Quelle preuve de dévouement m'ont-ils donnée ? Ont-ils seulement contenté le moindre de mes caprices ? J'ai voulu savoir l'histoire de M. Stéphen Servier, ont-ils fait quelque chose pour la découvrir ?

La marquise s'arrêta brusquement ; elle venait de trouver une idée dont elle était ravie.

— Mon pupitre !

Bernardine lui apporta le gracieux petit meuble,

et elle écrivit rapidement ces lignes que la soubrette lut par-dessus l'épaule de sa maîtresse :

« Mes chers amis,

» Ma main est à celui qui me racontera la vie de M. Stéphane Servier. Cherchez, trouvez, et venez me sommer de tenir la promesse que je vous fais ici.

» Votre amie dévouée,

» CLAIRE D'HERBELIN,
née DE LA ROCCA. »

— Madame, vous n'enverrez pas cette lettre.

— Pourquoi donc ne l'enverrais-je pas ?

— Mais si l'un ou l'autre découvrait cette histoire ?

— Eh bien ! je l'épouserais.

— Mais vous ne pouvez épouser quelqu'un que vous n'aimez pas.

— Si on ne se mariait que lorsque l'ons'aime, les mairies chômeraient ; et puis, qui te dit qu'ils trouveront ?

— Et s'ils trouvaient tous les trois cette fameuse histoire ?

— Je les épouserais tous les trois, et l'affaire se déroulerait devant la cour d'assises. Quelle bonne fortune pour la *Gazette des Tribunaux* ! dit la marquise en riant aux éclats.

— Tout cela est bien extravagant, pardon de l'expression, hasarda timidement Bernardine ; mais cependant je suis enchantée de voir madame rire de si bon cœur ; il y a bien longtemps que cela ne lui est arrivé.

M^{me} d'Herbelin plia son billet et le fit remettre au messenger de M. le maire, qui attendait à l'office.

XVIII

Les trois rivaux n'ont pas quitté la maison de M. le maire. Celui-ci donne audience à un de ses administrés.

Le vicomte de Pont-Biché prend l'air dans le jardin.

Quant au colonel, il est resté tête à tête avec la cave à liqueur; ils s'entendent très-bien.

Ces trois hommes attendent avec une égale anxiété le retour de leur messenger, et pourtant le mobile qui les fait agir n'est pas le même.

Le colonel aime la marquise par dépit ; c'est la première femme qui lui a résisté.

Le vicomte, par intérêt ; il est dévoré par ses chevaux comme Diomède.

Et le maire, par vanité ; son mariage avec M^{me} d'Herbelin le ferait marquis. Elle est grande d'Espagne, et en Espagne les femmes anoblissent leur mari.

M. le maire est très-fier de ses huit cents ans de roture, mais il les échangerait volontiers contre une noblesse d'un jour.

Il est satisfait de remonter à l'échevin de Bergues, Simon Hanebart, mais il préférerait descendre des marquis de la Rocca, même par un chemin un peu détourné.

— Que peut faire ce drôle ? dit le vicomte à M. le maire, qui rentrait comme lui dans la salle basse où le colonel attendait patiemment.

— Ce retard est de bon augure ; n'êtes-vous pas de mon avis, colonel ? Nous aurons une réponse immédiate, sans cela Baptiste serait déjà de retour. Après tout, qu'est-ce que nous voulons ? être fixés, n'est-ce pas ?

— C'est juste, murmura le colonel en buvant un dernier verre de kirsch de la Forêt-Noire, que voulons-nous être...

Il fut interrompu par Baptiste qui entra muni de la lettre que nous connaissons.

M. le maire la lut à haute voix au grand ébahissement du vicomte et du colonel, qui n'en voulurent pas croire leurs oreilles et qui n'en crurent pas davantage leurs yeux quand ils eurent lu eux-mêmes.

— C'est une mystification, s'écria le vicomte.

— C'est une plaisanterie, exclama M. le maire.

— C'est de la démente, vociféra le colonel en frappant la table de son robuste poing ; pour ma part, ajouta-t-il en se levant et en prenant son chapeau, je quitte la partie. La marquise a perdu la tête et je serais désolé d'épouser une folle. Au revoir, monsieur le maire, je retourne à pied à Dunkerque par les dunes, l'air de la mer me fera peut-être digérer la lettre extravagante de notre amie, et votre déjeuner.

— Attendez-moi, lui cria le vicomte ; mais le colonel était déjà loin. Je n'ai pas plus envie que vous de courre ce mariage à la biographie. Bonne chance,

monsieur le maire, continua-t-il en s'éloignant, vous n'avez plus de rivaux.

— Monsieur, comme vous, je retire ma candidature, murmura le maire en fermant la grille de sa maison.

L'isolement porte conseil comme la nuit.

Aussitôt seul, chacun de son côté commenta la lettre de la marquise, et chacun la trouva moins insensée qu'il ne l'avait cru d'abord; ce n'était plus qu'un caprice d'enfant gâté qu'il fallait satisfaire.

— Mais comment ?

A qui s'adresser ? personne, dans le pays, n'en savait plus long qu'eux sur le compte de Stéphen. Il y avait bien Justin, mais consentirait-il à trahir son maître ? pourquoi non ? Tous les hommes peuvent être corrompus, a dit un philosophe de ma connaissance, il suffit d'y mettre le prix. On achète les uns au poids de l'or, les autres se donnent pour une préfecture, ceux-ci pour un regard de femme, ceux-là pour moins encore et le plus grand nombre pour vingt francs.

Cette réflexion, ou une autre, décida les trois

rivaux à employer le même moyen, le seul, chercher à séduire Justin, mais Justin avait deux raisons pour ne pas vendre le secret de Stéphen :

La première, c'est qu'il était très-attaché à son maître ; la seconde, c'est qu'il ne le savait pas.

Nos trois amis furent adroits, insinuants, diplomates ; le valet leur rendit la monnaie de leur pièce, en digne descendant de Scapin, de la Fleur et de Mascarille ses aïeux, et après avoir essuyé le troisième assaut il alla tout de suite raconter à son maître ce qui venait de se passer.

Il trouva Stéphen assis dans la salle basse qui était à la fois son salon, sa salle à manger et son fumoir.

— Monsieur, lui dit-il, du seuil de la porte, apprêtez-vous à rire, car ce que j'ai à vous conter est fort amusant.

— Je t'écoute.

— Figurez-vous que ma fidélité vient de soutenir trois sièges parfaitement en règle.

— Explique-toi.

— Vous connaissez bien M. Hannebart, M. le vi-

comte de Pont-Biché et M. le colonel de La Roche-Dubourg; tous les trois, l'un après l'autre, viennent de me gorger d'or, à la condition que je leur raconterais des particularités sur votre existence. J'ai fait ce que ces messieurs m'ont demandé.

— Comment, maraud?

— Je leur ai raconté à chacun une petite histoire, dont ils me diront de bonnes nouvelles.

— Et que leur as-tu dit?

— Je n'en sais plus rien, mais qu'il suffise à monsieur de savoir que je n'ai pas trahi monsieur; j'avais, du reste, les meilleures raisons pour cela, ajouta-t-il entre ses dents; mais le plus curieux de la chose, c'est que si ces messieurs n'ont pas pu m'arracher un secret qui n'est pas le mien, j'ai surpris le leur, moi.

— Continue.

— Il paraît qu'il ne tiennent tant à connaître monsieur que parce que M^{me} la marquise d'Herbellen a promis sa main à celui qui lui raconterait l'histoire de monsieur : est-ce assez drôle, dites, monsieur?

Le pauvre garçon fut très-étonné de voir que son maître ne riait pas ; il se retira en faisant sonner son argent.

Stéphen était tombé dans sa rêverie ordinaire.

XIX

Une heure après avoir quitté ses amis en jurant qu'il renonçait à la main de la marquise, M. le maire était installé près d'elle sur le belvédère.

— Ainsi, monsieur le maire, lui dit la belle créole, vous avez déjà appris tout ce que je voulais savoir ?

— Tout, murmura M. Hanebart avec mystère.

— Savez-vous que vous êtes un Machiavel en miniature ?

— Le fait est que j'ai été assez machiavélique, répondit M. le maire en se rengorgeant comme un pigeon en bonne fortune.

— Mais parlez, je vous écoute.

— Je tiens les détails que je vais vous donner de la bouche même de la seule personne qui peut connaître l'homme en question, son domestique :

Première histoire de M. Stéphen Servier.

M. Stéphen Servier est fils de pauvres gens qui, dès sa plus tendre enfance, le destinèrent au commerce, mais des idées folles, un amour excessif pour la liberté, une passion prononcée pour les chevaux l'engagèrent à suivre un cirque ambulante qui passait. Au bout de très-peu de temps, l'élève surpassa ses maîtres, il faisait la voltige sur quatre chevaux sans selle, comme feu Franconi... de son vivant.

Après quelques années de cet exercice périlleux,

aguerrri contre tous les dangers, il épousa une jeune écuyère plus belle que le jour.

Pour être impunément le mari d'une jolie femme, il faut avoir une grande fortune et une grande générosité; il faut pouvoir lui donner tout ce que les autres lui offrent,

Stéphen était peut-être très-généreux, mais il n'était pas très-riche. Aussi, au bout d'un an de bonheur sans nuages, il surprit un amant vieux, millionnaire et laid, chez sa trop tendre moitié; il le tua.

Les tribunaux l'acquittèrent, mais il aime toujours sa femme, qui continue à faire le grand écart : voilà le secret de sa mélancolie et la cause de sa séquestration.

Maintenant, chère madame, continua M. le maire en minaudant, il ne me reste plus qu'à vous prier de vouloir bien inscrire au crédit de mons Justin les passages de ce récit qui sont d'un goût contestable. Je me suis contenté de vous redire ce qui m'a été dit par ce Scapin sans y ajouter un iota.

M. le maire en était là de ses excuses, lorsque

Bernardine vint annoncer à la marquise que le colonel demandait à être reçu sans retard.

M^{me} d'Herbelin pria M. Hanebart de l'attendre, et elle suivit la femme de chambre.

XX

Elle trouva le colonel dans le boudoir.

— Grande nouvelle, s'écria celui-ci, je sais les particularités les plus secrètes de la vie de ce petit monsieur.

— C'est sans doute Justin, le domestique de M. Stéphen, qui vous les a apprises, dit la marquise en réprimant un sourire.

— Justement, dit le colonel sans sourciller.

— Parlez, je suis tout oreille.

— Je parlerai, madame ; mais, avant de parler, je me permettrai de vous demander si vous n'avez pas oublié la lettre de change que vous avez souscrite au profit de celui qui vous racontera l'histoire authentique de ce M. Stéphen.

— Je n'ai rien oublié, dit M^{me} d'Herbelin qui s'attendait à entendre une deuxième édition du récit bouffon que venait de lui faire M. Hanebart.

Deuxième histoire de M. Stéphen Servier.

M. Stéphen n'a jamais connu ses parents, c'est ce qu'on appelle un enfant de l'amour et du hasard.

— Les fortunes extraordinaires faites par quelques bâtards célèbres, lui firent rêver de hautes destinées. Il partit pour l'Afrique avec l'intention de s'engager, il voulait devenir général, il devint négrier, en achetant bon marché et en vendant cher de pauvres diables dont le seul défaut était de n'être pas blancs,

il réalisa d'énormes bénéfices, mais ses prodigalités incessantes dévoraient tout ce qu'il gagnait, si bien que l'heure de l'abolition venant à sonner, il lui restait tout au plus quelques napoléons, c'est avec cet argent qu'il vint en France. Ardent, ambitieux, il se mêla de politique. Compromis dans une échauffourée, il fut condamné à trois ans de prison, il les fit sans se plaindre et sans se corriger. Bref, poursuivi de nouveau, ne sachant quel parti prendre, il prit la fuite, c'est pour cela qu'il se cache ici.

La porte s'ouvrit ; il était temps, la marquise allait partir d'un immense éclat de rire ; M. de Pont-Biché entra.

— Pardon, dit la marquise ; je suis sûre monsieur le vicomte, que vous allez me raconter l'histoire de M. Stéphen.

— Oui, certes, répondit le sportsman avec orgueil.

— Alors, attendez un moment.

XXI

La marquise envoya chercher M. le maire. Quand celui-ci fut arrivé, elle dit à l'homme de cheval :

— Parlez.

Le vicomte s'attendait à causer seul à seul avec la belle châtelaine ; mais ce qu'il avait à raconter lui paraissait si triomphant qu'il fut heureux d'avoir été trompé dans son attente, en songeant à la mine piteuse que feraient les témoins de sa victoire il commença son récit d'une voix clapissante en pro-

menant complaisamment ses regards ternes de côté et d'autre, comme un orateur qui est sûr de l'effet qu'il va produire :

Troisième histoire de M. Stephen Servier.

M. Stéphen Servier est né à Reims d'un père et d'une mère parfaitement honorables; dès son berceau on le destina à la magistrature.

— Au commerce, murmura M. le maire.

— A l'état militaire, riposta le colonel.

— Pardon, à la magistrature, continua le vicomte.

Mais l'enfant ne mordait pas à *l'epitomæ*, en revanche il adorait la musique. A huit ans, il disait encore *Rosa, la mouche*, mais composait une messe qui faisait pleurer tout le collège de Reims, jusqu'aux maîtres d'études, et pourtant ces gens-là n'ont pas la larme facile.

— Vraiment, interrompit la marquise, en étouffant son rire derrière son mouchoir.

— Parfaitement, ajouta le sportsman, mes données sont certaines. A dix-huit ans, malgré les remontrances de sa respectable mère il débuta comme premier ténor sur le théâtre de la Scala, dans un opéra de sa composition.

— Il débuta sur un cheval sans selle, dit M. le marquis en se levant.

— Laissez-moi donc tranquille, vociféra le colonel d'une voix de stentor, il débuta sur un brick négrier.

— Pardon, s'écria le vicomte, je garantis que...

Il ne put aller plus loin, la marquise se mit à rire à perdre haleine au grand étonnement des trois interlocuteurs qui la regardaient interdits.

Pendant ce tumulte, qui était grand, on se serait cru à l'ancienne chambre des députés. Bernardine vint toute effarée parler bas à sa maîtresse, puis sortit.

Aussitôt après le départ de Bernardine, la porte se rouvrit et un domestique annonça :

— M. le marquis de Rosendall !

Le silence se rétablit comme par enchantement.

Les trois historiens, honteux de la scène qu'ils

venaient de jouer , levèrent ensemble les yeux sur le nouvel arrivant et reconnurent Stéphane ; c'était lui, en effet, pâle et froid comme toujours, mais vêtu avec élégance et simplicité.

— La marquise retrouva le jeune homme qu'elle avait vu aux Italiens.

— Madame, dit-il en s'inclinant, je viens vous prier d'agréer mes excuses, je suis la cause involontaire de la comédie ridicule à laquelle ces messieurs viennent de vous faire assister.

— Messieurs, continua-t-il à demi-voix, mon domestique est un drôle qui s'est moqué de vous ; mais comme un maître est responsable des faits et gestes de ses chiens, de ses chevaux et de ses gens, je me mets entièrement à vos ordres d'autant plus volontiers que j'approuve complètement sa conduite.

Puis, se rapprochant avec aisance de M^{me} d'Herbelin, il ajouta :

— Ces messieurs vous ont raconté trois histoires tout à fait apocryphes. Voulez-vous me permettre de vous apprendre la vraie ?

La belle créole balbutia une réponse fort peu in-

telligible en indiquant de la main un siège à Stéphen qui s'assit.

Le colonel s'avança vivement et regarda la marquise il cherchait à lire dans ses beaux yeux; l'ordre ou tout au moins la permission de jeter ce personnage par la fenêtre.

La marquise se contenta de le prier de s'asseoir, ce qu'il fit.

Le vicomte et M. le maire l'imitèrent, et sur un signe de M^{me} d'Herbelin, Stéphen commença le récit qui va suivre.

Quatrième histoire de M. Stéphen Servier.

J'ignore si quelque membre de ma famille a été recueilli dans l'arche de Noé, mais je sais qu'au quatrième siècle elle était déjà considérable dans le pays que nous habitons.

Vers 1071, mon aïeul Adiaen-Cornelis-Winocus Servier, baron de Rosendall, combattait à côté de Robert le Frison, à la bataille du mont Cassel.

Après la victoire, qui ruinait à jamais les espérances de Richilde, la baronnie de Rosendall fut érigée en comté, puis en marquisat à l'occasion du mariage de Louis de Maele avec Isabelle d'Angleterre, qui se fit en 1347, à l'abbaye de Bergues. Le château de mes pères fut plusieurs fois pris et repris par les Anglais, par les Français, par les Espagnols et définitivement rasé par un article spécial du traité d'Utrecht. Mais je me suis engagé à vous raconter mon histoire, je m'aperçois que je vous raconte celle de ma famille. Vous m'excuserez, madame, j'ai une joie si grande à remuer ces souvenirs poudreux que je me laisse aller sans songer que ce qui a pour moi un si vif intérêt en a fort peu pour vous. J'arrive à ce qui me concerne.

Je passerai sous silence mes premières années, pendant lesquelles j'égrenai lentement, comme tous les très-jeunes gens, ce chapelet d'illusions perdues qu'on nomme l'expérience. La révolution de 48 me surprit en train de faire un brillant chemin : j'avais vingt-cinq ans, j'étais premier secrétaire d'ambassade d'Espagne, officier de la Légion d'honneur ; je devais aller loin, disait-on.

On avait raison.

Je serais allé en Chine comme chargé d'affaires, sans le changement de l'ordre des choses.

La république me mit à la réforme pour incompatibilité d'humeur.

Je pensai mourir de rage et de désespoir en voyant s'évanouir tous mes rêves d'ambition. J'aurais pu, comme tant d'autres, me coiffer d'un bonnet rouge, mais le rouge ne vas pas à mon teint.

Je partis pour Paris, et je cherchai l'oubli dans la dissipation : en moins d'un an, j'étais devenu un des viveurs les plus célèbres du boulevard de Gand. La célébrité s'acquiert vite dans cette carrière.

J'avais des chevaux, des chiens, des maîtresses, que je rentais comme si mon père avait gagné sa fortune à vendre des lorgnettes.

En dernier lieu, j'étais l'heureux partner de la Thérésine qui, sans compter ses appointements, a une fortune de deux ou trois millions, qu'elle tient de plusieurs princes russes, mes prédécesseurs.

Cette liaison fut mon coup de grâce. Après dix-huit mois d'un bonheur sans nuage, il me restait

si peu de mille livres de revenus, que c'est à peine au plus si j'ai le droit d'employer le pluriel.

Je n'avais plus que deux ressources : être le chevalier des Grioux de la Thérésine, ou vendre mon nom à une fille de bonnetier enrichi.

Je préfèrai venir m'enterrer dans ce village.

Vous savez tout, madame.

XXII

Lorsque Stéphen eut fini, il se fit un silence.

La marquise se leva ; elle allait sans doute le remercier ; il ne lui en laissa pas le temps.

— Madame, dit-il, vous avez bien voulu promettre votre main à celui qui vous raconterait mon histoire. Je l'ai fait avec une exactitude scrupuleuse ; il ne me reste donc plus qu'à réclamer le bénéfice de votre parole.

La marquise pâlit, et ses trois amis se levèrent

ensemble comme mus par une même force invisible.

— Madame, ajouta Stéphane en prenant son chapeau et s'inclinant avec respect, j'attendrai vos ordres.

Et il sortit, laissant tout le monde plongé dans la stupéfaction.

— C'est un conte à dormir debout qu'il nous a conté là, hurla le colonel.

— Je trouve la badinerie de ce monsieur du plus mauvais goût, reprit le vicomte de Pont-Biché.

— J'ai promis ma main à celui qui me raconterait l'histoire de M. Stéphane Servier dit la marquise; il l'a fait, il me semble que je suis engagée.

— C'est impossible ! vociféra M. le maire.

— Mais serais-je donc si à plaindre, ajouta en souriant la belle créole ; il est charmant et très-bon gentilhomme.

— De grâce, madame, ne plaisantez pas, répliqua le colonel de sa voix la moins cuivrée. Voici l'abbé Évrard qui vous dira comme nous que vous êtes toujours libre de choisir parmi nous trois un mari digne de vous.

Pendant que l'on était en train de mettre l'abbé Évrard au courant de ce qui venait de se passer Justin entra, il était porteur d'une lettre de Stéphen, chacun y avait sa petite part d'ironie.

Il disait à la marquise qu'il lui rendait la parole qu'elle lui avait donnée un peu à l'aveuglette, et il terminait en déclarant qu'il regrettait de se voir chasser par les indiscrets, les curieux et les sots d'une retraite où il commençait à retrouver un peu de repos.

Les trois amis portèrent ensemble la main droite à la place où cent ans auparavant ils auraient trouvé une épée.

Mais la marquise calma leur humeur belliqueuse en leur disant :

— Messieurs, nous avons été punis, nous le méritons ; montrons que, si nous avons été des indiscrets et des curieux, vous n'êtes pas des sots.

Stéphen partit le même soir pour Paris.

Le lendemain, M^{me} d'Herbelin déclara net à ses trois soupirants qu'elle les recevrait toujours avec plaisir, mais à titre d'amis seulement.

Elle renonçait à l'idée de se remarier.

XXIII

La marquise menait une vie presque monastique, elle voyait très-rarement ses anciens soupirants.

Un soir pourtant ils se firent annoncer tous les trois à la fois. Ils avaient l'air trop rayonnant pour ne pas apporter une mauvaise nouvelle. En effet, après un fatras de paroles banales, M. le maire tira de sa poche un journal et lut.

— Nouvelles diverses :

« La Thérésine vient de mourir à la suite d'une

longue et cruelle maladie dans son petit hôtel de la rue de Chaillot.

» Elle laisse toute sa fortune, qui est très considérable, dit-on, au marquis de Rosendall, son ancien amant. »

Quand M. le maire eut fini sa lecture, chacun interpréta à sa façon l'histoire du testament de la cantatrice, tous étaient naturellement d'accord pour trouver qu'un gentilhomme ne peut pas décemment accepter un pareil héritage.

— Pourquoi donc, s'écria le vicomte de Pont-Biché avec un sourire qu'il chercha vainement à rendre fin, c'est de l'argent pris sur l'ennemi.

— Le marquis de Rosendall n'acceptera pas cet argent, messieurs, dit la marquise, soyez-en sûrs.

— Pardon, je suis sûr du contraire, madame, continua le sportsman en échangeant un regard avec ses amis.

— Non-seulement il acceptera, mais il a déjà accepté, ajouta le colonel.

— Je ne vous crois pas, reprit la marquise avec impatience.

— Vous avez tort, madame, votre notaire est chargé de le recueillir.

— C'est vrai, dit maître Armand Silleberg en entrant, je ne sais trop ce qui me vaut une telle faveur ; mais je m'en félicite, parce qu'en me faisant gagner une forte somme d'argent elle me permettra de voir Paris que je ne connais pas.

Je laisse à penser si les ennemis de Stéphen s'en donnèrent à cœur joie : Accepter l'argent d'une Thérésine, s'écriait l'un ; il ne pourra pas dire qu'il ignorait l'origine du trésor, ajoutait l'autre ; le dernier des hommes est seul capable d'une telle action, surenchérissait un troisième.

La marquise était mal à l'aise.

Elle s'avouait à elle-même que Stéphen faisait mal d'agir ainsi.

Elle eût donné dix ans de sa vie pour n'avoir pas cette bassesse à lui reprocher, car depuis longtemps elle ne se faisait plus illusion sur ses sentiments, elle l'aimait de toutes les forces vives de son âme.

XXIV

Pendant un mois, rien de nouveaux ne s'était passé à Rosendall. La marquise était très-souffrante et très-maussade. L'abbé Évrard, seul, n'avait pas déserté le château. Un jour qu'il dînait tête à tête avec son amie, Barbara vint lui apporter une lettre de Paris.

Une lettre de Paris était une merveille assez rare pour que la vieille servante ne la laissât pas longtemps au presbytère.

Quand l'abbé l'eut parcourue des yeux, il la passa à Mme d'Herbelin qui la lut à haute voix.

La voici :

« Monsieur l'abbé, j'ai appris à vous connaître, je sais que le bonheur des malheureux est votre seule préoccupation. Je sais aussi que vous êtes pauvre, et que votre pauvreté vous désole, non pour vous, mais pour ceux qui souffrent. Je me suis donc permis de disposer de vous sans vous consulter.

» Voici de quoi il s'agit : Une brave fille m'a laissé en mourant sa fortune, une fortune un peu mal acquise. Mon premier mouvement était de refuser le legs, mais j'ai pensé que tout cet argent irait au fisc, puisque la Thérésine n'a pas de famille, et j'ai accepté, en prenant la résolution de fonder une maison de refuge pour les indigents de notre village à l'endroit où était jadis le château de Rosendall. Je vous ai choisi entre tous pour diriger cette maison, et je suis sûr que votre position nouvelle vous plaira, puisqu'elle vous permettra de vous consacrer d'une façon plus efficace au bien de vos pauvres. Votre ami, maître Silleberg, a ordre

de mettre à votre disposition l'héritage en question dès qu'il l'aura recueilli.

» Si je mourais bientôt, on trouverait un testament dans mon secrétaire ; les débris de mon patrimoine viendraient grossir la somme dont vous pourrez disposer. »

— Il va se tuer, s'écria la marquise en se jetant aux genoux de M. Évrard.

L'abbé la regarda et comprit tout.

— Oui, murmura la marquise en baissant la voix comme si elle avait été dans le confessionnal du prêtre, et, en répondant à une question qui ne lui avait pas été faite : oui, je l'aime ; je l'aimais déjà lorsque je le croyais assez infâme pour accepter l'argent d'une fille perdue. Jugez si je dois l'aimer maintenant que je sais qu'il est le plus généreux des hommes. S'il mourait, je mourrais. Après tout mon amour n'est que de la reconnaissance ; ne lui dois-je pas la vie, continuait-elle avec exaltation, et j'ai pu le croire capable d'une lâcheté ! Voilà ma véritable faute, mon père ; celle qui mérite une punition, mais je suis assez punie puisqu'il ne m'aimera jamais ! dit-elle en se sauvant pour ca-

cher le torrent de larmes qui inondaient ses paupières.

Le prêtre ne comprenait qu'une chose à la scène où il venait de jouer ce qu'on appelle un personnage muet, c'est que la marquise d'Herbelin aimait le marquis de Rosendall.

De marquis à marquise, il n'y avait que la main.

Il estimait fort Stéphane, seul il avait pris sa défense lorsque tout le monde l'accusait, et il ne savait rien de plus parfait sur la terre que la belle créole. Il ne pouvait donc pas s'imaginer qu'il s'élevât le moindre obstacle entre gens si bien faits pour s'entendre. Il mettait l'exaltation et les larmes de la marquise sur le compte de ses nerfs. Il était très-tolérant pour les jolies femmes, il leur passait la migraine et les vapeurs.

Quelques minutes après le départ de Mme d'Herbelin, Bernardine vint annoncer à M. Évrard que sa maîtresse avait sa migraine.

— C'est ce que je me disais à part moi, s'écria l'abbé enchanté d'avoir deviné si juste.

La fine soubrette lui apportait aussi le café.

L'abbé savoura lentement son poison lent en songeant à la belle chasuble de camelot lamé d'or qu'il mettrait pour le mariage de M^{me} d'Herbelin avec le marquis de Rosendall.

XXV

Depuis que le colonel et M. le maire s'étaient avoué la double comédie qu'ils avaient jouée et qui s'était dénouée par la rentrée de Bebelles au bercail et par la fin déplorable de l'ara couleur de feu, le vicomte de Pont-Biché ne songeait plus qu'à trouver l'occasion de rendre à la marquise un de ces services signalés qui commandent une reconnaissance sans bornes.

Il aurait voulu la voir dans les marais Pontins ou

dans la forêt de Bondy, attaquée par des brigands farouches, pour pouvoir la défendre au péril de sa vie.

Il oubliait que la forêt de Bondy et les marais Pontins sont maintenant plus sûrs à minuit que la place de la Bourse, à midi.

Il aurait voulu la voir emportée par un coursier rapide pour pouvoir se faire meurtrir quelque peu par le terrible animal.

Mais Télémaque est plus doux qu'un mouton.

Il aurait voulu voir le feu se déclarer à la fois aux quatre coins du château de M^{me} d'Herbelin pour pouvoir la prendre dans ses bras et traverser les flammes emportant son précieux fardeau.

Mais les pompiers, gens sans poésie, se seraient couverts de gloire et l'auraient relégué au second plan.

A la rigueur, il se serait contenté d'avoir à défendre la marquise contre les insultes d'une troupe de paysans pris de vin.

Mais les paysans de Rosendall ne s'enivrent jamais au point de ne pas reconnaître leur bienfai-

trice ; il avait beau la chercher, cette occasion bénie, il ne la trouvait pas.

Enfin, de guerre lasse, il se dit en manière d'*aparté* :

— La comédie n'a pas réussi à mes rivaux, mais elle peut me réussir à moi.

Et il fit appeler Tom-Trick, son jockey, un ancien pensionnaire de Newgate, qu'il avait pris à son service malgré la légèreté de sa conduite passée, à cause de la légèreté de sa personne présente.

— Tom-Trick, lui dit-il, as-tu sous la main une demi-douzaine de bandits comme toi capables de te seconder dans une expédition où il faut de l'adresse et de la discrétion ?

— J'en ai vingt, j'en ai cent, j'en ai mille capables de tout pour être agréables à Votre Seigneurie, même d'un assassinat.

— Goddam ! s'écria le vicomte épouvanté, j'en demande pas tant.

— Qui peut le plus peut le moins, répondit Tom Trick sans s'émouvoir.

— Voici de quoi il s'agit : tu te rendras méconnaissable, tu prendras avec toi six des hommes er.

question, et vous irez tous les sept dans les environs du château d'Herbelin.— Lorsque la marquise sortira seule pour se promener sur la plage, selon son habitude, vous simulerez l'ivresse et vous l'entourerez; elle s'effrayera; j'accourrai pour la protéger; je tomberai sur vous à coups de cravache; vous vous sauverez, et vous aurez gagné une guinée par tête.

— La guinée, dit le jockey, je m'engage à la faire accepter sans contestations, mais le reste...

— Poltron! il est bien entendu que mes coups de cravaches seront simulés comme votre ivresse.

— Alors, je réponds de tout. Votre Seigneurie peut être tranquille, s'écria Tom-Trick en s'éloignant.

Le lendemain, à l'issue du déjeuner, à l'heure où la campagne est déserte, M^{me} d'Herbelin sortit par la petite porte de son parc qui donne sur la plage. Aussitôt Tom-Trick et ses acolytes l'entourèrent; mais le vicomte se montra comme par miracle, il fondit sur eux la cravache levée, l'œil en feu, les cheveux au vent. Tout allait pour le mieux lorsqu'il lui arriva un renfort dont il se serait bien passé.

Stéphen et maître Silleberg étaient arrivés le matin à Dunkerque avec les architectes qui devaient, sous leurs yeux, dresser les plans de la maison de refuge. Après les avoir installés commodément à l'hôtel de Flandres, ils revenaient chez eux par les dunes, la canne à la main, lorsque de loin ils virent cette lutte inégale d'un seul contre sept, ils accoururent à son secours sans avoir reconnu le vicomte ; le notaire prit le bras de la marquise et Stéphen se jeta sur les ivrognes à coups de canne ; mais les coquins, sentant sur leurs épaules que l'on s'éloignait du programme, jouèrent du couteau ou se sauvèrent à toutes jambes, oubliant qu'ils étaient ivres. Stéphen en mit quelques-uns hors de combat ; mais au milieu de la mêlée, il reçut à la tempe gauche une blessure qui le renversa sans mouvement sur le sable.

On le déposa dans le kiosque de la marquise, et on envoya chercher un médecin qui déclara qu'on ne pouvait pas sans danger songer à transporter le malade.

Le vicomte de Pont-Biché avait travaillé, comme avaient travaillé M. le maire et le colonel. Il avait

réussi à introduire Stéphen au château avec une auréole de sang et de poésie sur la tête, et il devait de la reconnaissance à son ennemi qui l'avait sauvé d'un danger imaginaire.

XXVI

Pendant un mois, la marquise, l'abbé Évrard et maître Silleberg ne quittèrent ni le jour ni la nuit le malade, qui luttait contre la mort, en proie au délire le plus effrayant. Il prenait M^{me} d'Herbelin pour la cantatrice italienne, la nommait sa chère Thérésine et couvrait ses mains de baisers.

Enfin, une crise inattendue fit disparaître la fièvre ; mais avec la fièvre disparut aussi la femme qui était venue s'asseoir à son chevet.

Il appela Thérésine, mais Thérésine ne répondit pas à sa voix.

Il rassembla ses idées confuses encore et comprit toute l'étendue de son malheur.

Thérésine était morte, et c'était son ange gardien qui avait caché ses ailes et pris la forme de la femme aimée.

Il pleura, se désespéra et voulut mourir ou redevenir fou pour revoir la fée qui avait veillé sur lui; il arracha l'appareil qui couvrait sa blessure; jeta un grand cri et perdit connaissance.

Quand il reprit ses sens, il aperçut la marquise à genoux près de son lit de douleur; la pâleur mate de son teint, ses larmes, la ferveur de sa prière, lui révélèrent la vérité. Il allait parler, mais il se tut en songeant que la vision pouvait s'envoler comme elle s'était déjà envolée une fois.

Bien des jours délicieux se passèrent ainsi; la marquise ne quittait plus Stéphane, qui voyait approcher avec terreur le moment où il devrait se déclarer guéri.

Pendant que le malade donnait la comédie à ses amis, le notaire battait des mains, car il avait lu

dans le jeu de Stéphen; il avait vu naître ce nouvel amour, et il en suivait les progrès avec délices. Cependant il commençait à trouver que le dénoûment se faisait trop attendre, et il s'apprêtait à jouer le rôle de *Deus e machina*, lorsque Bernardine annonça M. le maire, le colonel de La Roche-Dubourg et le vicomte de Pont-Biché.

La marquise, visiblement contrariée, voulait refuser sa porte à ses anciens amis; sur un signe de Stéphen, maître Silleberg la pria de les recevoir.

Bernardine les introduisit dans un salon qui n'était séparé de la chambre où se tenait Stéphen que par une légère cloison.

Dès que M^{me} d'Herbelin fut entrée, M. Hanebart, qui avait été choisi sans doute comme l'orateur le plus éloquent de cette trinité amoureuse, prit la parole en ces termes :

— Madame, nous sommes vos amis sincères, vous le savez; c'est pourquoi nous avons cru qu'il était de notre devoir de venir vous apprendre les mille bruits qui circulent sur votre compte. Vous êtes jeune, riche et belle, vous devez avoir des ennemis.

— J'ai aussi des amis, dit la marquise avec ironie, en vous comptant, car je suis bien sûre que vous m'avez défendue, messieurs.

— Certainement, continua M. le maire, mais que répondre aux gens qui assurent que depuis un mois M. le marquis de Rosendall n'a pas quitté votre château ?

— Que répondre à ceux qui prétendent que la maladie dont il souffre n'est pas du ressort de la médecine ? et quand je dis qu'il souffre, c'est une manière de parler, ajouta le colonel.

— Que répondre à ceux qui demandent à quel titre le marquis est ici ? reprit le vicomte de Pont-Biché.

— Vous répondrez que si mon titre de malade ne leur suffit pas, j'en aurai bientôt un qui fermera a bouche aux méchants et qui satisfera tout le monde, vous principalement, messieurs, dit Stéphen, en entrant dans le salon et en venant se placer entre les trois amis.

La marquise le regarda avec stupeur ; son visage était blanc de la blancheur du biscuit, mais son œil avait perdu sa fixité ; elle se retint à un meuble pour ne pas tomber.

— Pardon, chère madame, continua Stéphane sans avoir l'air de remarquer le trouble de la marquise, maître Silleberg, le notaire, est là, qui voudrait vous consulter sur un article de notre contrat de mariage.

Quand la marquise fut sortie, les trois prétendants prirent congé de Stéphane. — Leur embarras était extrême. — Il les reconduisit jusque dans la cour d'honneur. Arrivé là, il leur dit en manière d'épilogue :

— Messieurs, dans la fable du bonhomme La Fontaine, il n'y a que trois larrons; dans notre petit conte nous sommes quatre, heureusement pour moi je suis le *quatrième*.

Quand il rentra, M^{me} d'Herbelin était déjà instruite de la comédie que Stéphane avait jouée; mais son crime était de ceux que les femmes pardonnent. Il tomba aux genoux de la marquise qui, pour le punir, le renvoya dans sa chaumière en lui permettant toutefois de venir passer douze heures sur vingt-quatre au château.

XXVII

Deux mois après la dernière visite des trois larçons éconduits, on célébrait le mariage de Stéphane Servier, marquis de Rosendall, avec Claire de la Rocca, marquise d'Herbelin, dans la petite chapelle des dunes.

Jamais Stéphane n'oublia Thérésine, mais ce souvenir d'outre-tombe n'était pas de nature à inquiéter sa femme, qui se savait tendrement aimée.

L'abbé Évrard a fait de la maison d'asile une vé-

ritable maison de plaisance. On dit que beaucoup de mères, sans port d'armes, y ont envoyé leurs enfants perdus pour en faire des enfants trouvés, et que des rentiers aisés se sont ruinés à la Bourse tout exprès pour pouvoir y être admis.

Mais il ne faut croire que la moitié de ce que l'on dit.

Le vicomte de Pont-Biché devint l'heureux époux d'une riche miss qui avait fait quelque peu parler d'elle; mais en Angleterre, on le sait, tout ce qui se passe avant le mariage est déclaré nul et non avenue.

Quant à M. le maire, il a épousé dernièrement la fille d'un huissier peu considéré et millionnaire; mais comme fiche de consolation, il a obtenu du conseil d'État la permission d'ajouter à son nom le nom de sa mère, ce qui le constitue Hanebart-Durant, dont il a fait Hanebart du Rant.

Ce n'est pas de la noblesse, mais cela y ressemble de loin comme la pierre du Rhin ressemble au diamant.

Avant de terminer, il me reste à signaler un fait qui intéresse vivement les fils de famille et les fem-

mes à la mode à venir qui auront des amants, des oncles, des pères ou des maris à duper.

Bernardine vient d'accorder sa main à Justin. Ce mariage de convenance promet une ample nichée de Lisettes et de Scapins.

FIN DU QUATRIÈME LARRON

2

UN

VOYAGE D'AGRÉMENT

UN VOYAGE D'AGRÈMENT

I

Par un de ces jours ternes si communs en Hollande, où le soleil semble porter un manteau couleur de muraille, la diligence d'Amsterdam descendait avec une rapidité effrayante la rue principale de Breda, petite ville qui semble avoir perdu la parole depuis qu'elle a donné son nom au quartier le moins collet-monté de Paris, lorsque les chevaux, par un effort soudain qui les fit plier sur leurs jarrets, s'arrêtèrent haletants à la porte de l'hôtel du Lion

d'Or. Aussitôt, toutes les poules, tous les canards et tous les dindons du voisinage, ce qui n'est pas peu dire, se jetèrent dans leurs jambes et se mirent à causer familièrement avec eux dans leur langage, que le professeur de sanscrit et son unique élève ne comprennent pas encore, mais qu'il comprendront un jour aussi bien que le sanscrit lui-même.

C'est un ravissant spectacle pour l'œil d'un observateur, qu'une élégante voiture de la compagnie Van Gend traînée par quatre pouliches limbourgeoises, avec son postillon hardi et adroit, ses harnais brillants et ses charmantes voyageuses, blondes comme les blés, qui laissent tomber un regard distrait sur les naturels de l'endroit que le cornet à pistons enrhumé du conducteur a attirés dans la rue.

Avez-vous voyagé, et dans vos voyages, avez-vous parfois remarqué l'adresse des palefreniers qui, aux relais, détèlent les chevaux pour les remplacer par d'autres chevaux?

Avez-vous remarqué aussi la rapidité avec laquelle le conducteur trouve, parmi toutes les malles et tous les sacs de nuit qui encombrent l'impériale

de sa voiture, le bagage des voyageurs arrivés à destination, le gracieux salut que ceux-ci reçoivent en échange du pourboire qu'ils donnent au postillon ?

Avez-vous remarqué surtout le coup d'œil qu'au moment du départ la foule promène sur la fugitive voiture ?

A notre avis, rien n'est à la fois plus éloquent, plus poétique et plus triste que ce regard qui semble dire : « Où allez-vous?... qui êtes-vous, vous que je vois pour la première et sans doute pour la dernière fois, vous en qui je trouverais peut-être l'ami que chacun cherche sur la terre et que si peu de gens trouvent ? Qui êtes-vous, vous qui souffrez, vous qui cherchez un consolateur, vous qui volez à l'autre bout du monde quand le bonheur est peut-être à vos côtés ? »

Si vous aimez les grands spectacles de la nature, les sites pittoresques et les rêveries mélancoliques, restez désormais chez vous, les chemins de fer ont dépoétisé les voyages.

Depuis que les chevaux sont remplacés par des locomotives, adieu ces connaissances lestement

ébauchées et oubliées de même, adieu ces petits romans dont le premier chapitre était aussi le dernier.

Comment feront désormais les romanciers s'ils n'ont plus de voitures publiques ? que deviendra le *chapitre* intitulé la *Diligence*, que l'on trouve dans tous les romans anciens et modernes ?

Les maux causés par les locomotives sont incalculables, et pourtant on les voit se draper aussi fièrement que lourdement dans leur manteau de métal, tandis qu'elles devraient rougir et aller cacher leur honte au fond de l'Amérique, leur berceau.

Mais revenons à la porte de l'hôtel du Lion d'Or, et disons qu'en ce jour gris dont nous avons parlé plus haut, deux voyageurs seulement, une dame et un monsieur occupaient l'intérieur de la diligence. La dame s'élança lestement à terre, laissa tomber sur son visage un voile de dentelles noires, prit sous son bras tout son bagage, c'est-à-dire un petit ridicule en cuir de Russie, mit un florin dans la main du conducteur et remonta précipitamment la Lange straat¹.

¹ Rue longue. — Dans presque toutes les villes de Hollande il y a une *Lange straat*.

Le monsieur descendit ensuite, passa un temps considérable à reconnaître son sac de nuit, puis plongeant son bras entier dans la poche démesurément profonde de son pantalon, en retira quelques pièces de menue monnaie qu'il donna à l'impatient conducteur en lui disant avec mystère :

— Un mot, s'il vous plaît, mon ami connaissez-vous cette dame ?... Elle vient de Zaandam... il y a des gens qui disent Saardam, mais c'est Zaandam qu'il faut dire... elle a fait route avec moi depuis Amsterdam.

Le conducteur jeta les yeux sur son registre, puis il répondit négligemment :

— Il n'y a pas de nom sur ma feuille.

— Ainsi, reprit le voyageur, vous ne pouvez me donner aucun renseignement ?

— Aucun.

— C'est la plus jolie créature que j'aie vue de ma vie... Quant à M^{me} Dichter...

Mais avant que le monsieur si curieux qui tenait toujours son sac de nuit à la main, eût eu le temps de faire ses révélations au sujet de M^{me} Dichter ou de poursuivre son enquête sur la belle inconnue,

le conducteur était remonté sur son siège, avait fouetté ses chevaux et était parti au galop, laissant notre investigateur à la même place et aussi ignorant que devant.

— Couchez-vous ici, monsieur ? voulez-vous dîner, monsieur ? voici le chemin du restaurant, monsieur, dit alors avec volubilité un beau jeune homme aux longs cheveux bouclés, amplement vêtu d'un habit noir et muni d'une serviette d'une entière blancheur qu'il portait sous son bras avec une grâce parfaite.

— Ah ! jeune homme, vous avez l'air d'un chef de district... mais vous êtes le garçon n'est-ce pas?... Oui ? Eh bien, garçon, j'ai le plus grand besoin de découvrir une chose de la plus haute importance, et j'espère que vous pourrez m'aider.

— Monsieur, chez nous, vous aurez en moins d'un quart d'heure une côtelette à la minute.

— Vous ne m'avez pas entendu, écoutez-moi... Je vais vous faire quelques questions...

Avez-vous vu la dame qui est sortie de la voiture en même temps que moi ? c'est une créature céleste.

Quelle voix enchanteresse!... quel pied mignon!...
quelle taille de guêpe!

Garçon, en me voyant elle a armé ses deux
grands yeux bleus, elle m'a ajusté, elle a fait feu sur
moi, et, vrai, elle m'a touché au cœur.

Garçon, elle a une main d'ivoire.

Garçon, elle a des ongles de corail rose, vous
n'avez pu les voir, certes, elle n'est pas femme à
courir les rues sans gants; mais je les ai vus, moi,
car nous sommes venus ensemble d'Amsterdam...
elle parle très-peu et fait mystère de son nom...
Je voudrais découvrir qui elle est et ce qu'elle vient
chercher dans cette petite ville...

Me comprenez-vous?

— Oui, monsieur, répondit le garçon, qui n'avait
évidemment pas compris le moins du monde.

— Eh bien! garçon, je ne sais pas trop quelle
est votre manière de voir en ce pays, mais moi je
pense que les dames de quarante-cinq ans ne sont
plus tout à fait jeunes, et, vous le dirai-je, ma voi-
sine, M^{me} Dichter, a quarante-quatre ans onze mois
et vingt-deux jours. Comprenez-vous?

— Oui, monsieur.

— Mais je suis certain que la jeune dame dont nous parlons n'a pas plus de vingt-trois ans, à en juger par ses yeux, par sa bouche et par son front pur. Vingt-trois ans, garçon, c'est un bel âge. Vous ne l'aviez jamais vue avant aujourd'hui, n'est-ce pas ?

— Non, monsieur, jamais.

-- Elle est véritablement d'une beauté angélique...

Quant à moi, je suis retiré du commerce de dentelles et de rubans depuis douze ans, mais je crois que c'est le plus bel échantillon du beau sexe que j'aie jamais rencontré.

Garçon, vous êtes bien sûr de ne pas savoir qui elle est ?

— Parfaitement sûr, monsieur. Vous couchez, ici, m'avez-vous dit, je crois... monsieur ?...

— Non, je n'ai pas dit cela, répondit vivement l'étranger.

— Ah ! fit le garçon, qui n'avait pas écouté un mot de tout ce que lui avait raconté notre héros ; et il rentra chez son patron.

Le meilleur et même le seul moyen d'obtenir des renseignements sur un objet quelconque, pensa l'homme au sac de nuit dès qu'il se vit seul dans la rue, c'est de regarder ce qui se passe autour de soi et de questionner adroitement tout le monde. J'ai toujours agi de la sorte depuis que j'ai commencé mes voyages instructifs. Il ne m'a fallu qu'un seul instant pour apprendre du garçon tout ce qu'il savait. Il ne savait rien, c'est vrai, mais

s'il avait su quelque chose, il n'aurait pu me donner le change.

J'ai manqué ma vocation, j'étais né pour être juge d'instruction.

La personne qui possédait un si grand talent d'investigation était un homme d'une cinquantaine d'années environ, court et gras, portant sur sa figure l'expression de la plus complète bonhomie.

Il serait impossible de rencontrer, fit-on le tour du monde, quelqu'un qui eût à un plus haut degré la physionomie de l'homme heureux.

Son petit œil vif sentait le trois pour cent, et les traces de quelques prêts hypothécaires se lisaient dans les rides profondes de son visage.

On aurait volontiers couru la chance d'échanger ses titres de propriété contre les siens.

— Que je suis heureux de n'avoir fait aucune proposition sérieuse à M^{me} Dichter !... c'est une femme charmante, mais décidément grasse, et avec cela elle a toujours un petit ton sentencieux.

« Les voyages, dit-elle, agrandissent l'esprit ; »
— de quelle taille voudrait-elle donc qu'on l'eût ?
« développent l'intelligence », — croit-elle donc que

la cervelle d'un homme soit faite comme un éventail? Je voudrais parbleu bien découvrir quelle est cette adorable inconnue.

Comme si les vœux de notre bonhomme allaient être exaucés, au même instant une petite main vint lui effleurer légèrement l'épaule.

En se retournant il reconnut sa jolie compagne de voyage.

— Pardon, monsieur, lui dit-elle d'une voix douce, pardon si je m'adresse à vous, mais votre extérieur m'enhardit à...

— Ah! madame, vous êtes trop bonne... je suis flatté, honoré; charmé, je vous jure.

— L'expression bienveillante de votre physionomie m'encourage à...

— Oh! madame, je suis confus. .

— A demander votre aide dans une position difficile.

— A merveille, pensa notre homme... Je vais découvrir tout ce qui la concerne; comme je vais la questionner!...

— Vous voudrez bien m'aider, j'en suis certaine, ajouta la jeune dame.

-- Vous ne pouvez en douter... Comment puis-je vous être utile, madame? Parlez.

Mais sans laisser à la belle inconnue le temps de placer un mot, il continua avec la volubilité que nous lui connaissons :

— Ne trouvez-vous pas très-singulier le hasard qui nous fait voyager ensemble... le hasard qui nous fait nous arrêter dans la même ville? Cette coïncidence me paraît excessivement bizarre, et à vous, madame?...

— Monsieur, je bénirai ce hasard, si...

— Ah! une autre chose assez extraordinaire aussi... c'est que vous vous soyez adressée à moi, qui, il est vrai, ai passé la fleur de l'âge, qui suis certainement un peu au delà de...

— La jeunesse... continua la dame sans apercevoir le regard de désappointement qui accueillit cette remarque... c'est précisément pour cette raison, monsieur, que je compte sur votre obligeance... Vous avez peut-être des filles ou des petites-filles, qui...

— Des petites-filles!... des petites-filles!... Je voudrais, parbleu! madame, que vous entendissiez

M^{me} Dichter lorsqu'elle parle de ma vivacité juvénile, de mon enjouement, de ma gaieté, de... et de mille autres choses encore que la modestie m'interdit de nommer... M^{me} Dichter est une femme charmante qui a fait elle-même mon sac de voyage et qui a cru devoir y glisser autant de bons conseils que de faux-cols.

— Connaissez-vous la ville, monsieur ? reprit la jeune femme en interrompant notre bavard.

— Parbleu, si je la connais!... c'est la première fois que j'y viens, mais j'en ai lu une excellente description dans un dictionnaire de géographie, — il y a longtemps, par exemple.

Est-elle célèbre par quelque digue hardie, quelque cascade naturelle, ou quelque manufacture gigantesque ? c'est ce que je ne puis trop dire... Peut-être y a-t-il ici tout cela à la fois... Bientôt nous le saurons, si nous nous donnons seulement la peine de la visiter... car les voyages agrandissent l'esprit et développent l'intelligence, à ce que prétend ma chère voisine.

La jeune dame jeta à la dérobée un regard inquiet sur la figure du disciple de M^{me} Dichter, comme si

elle se repentait déjà de s'être adressée à lui, puis elle reprit :

— Ainsi donc, monsieur, vous ne connaissez pas mieux que moi la localité... comme moi vous ignorez le chemin de l'endroit où je dois me rendre?... Ah! si vous saviez le motif qui m'oblige à y aller!

— Je ne demande qu'à le savoir... c'est cela, accordez-moi votre confiance! je m'en montrerai digne.

— Ma confiance! hélas! l'affaire dont il s'agit ne peut intéresser que les personnes qu'elle concerne... Je ne suis venue à Breda que pour une seule... je ne me propose qu'un but, et si je ne réussis pas, si même je diffère encore de quelques instants, les conséquences pourront être... Ah! je frémis rien que d'y penser.

— Mais vous ne me dites pas...

— Je ne puis...

— Je commence à croire que M^{me} Dichter à raison, les voyages agrandissent considérablement l'esprit, pensa notre voyageur.

— Il est absolument nécessaire que mon séjour ici soit un mystère, je ne pouvais charger personne

de cette mission; hélas! je n'ai près de moi aucun ami en qui je puisse mettre ma confiance.

— Hum! fit le petit homme ému par la tristesse de la voix et du regard de sa compagne... Vous vous trompez, vous avez un ami, madame, vous pouvez me confier quoi que soit... à moi... Cornill Reïs, ancien négociant, rue Barnevelt, 13, à Utrecht, ville célèbre par ses velours que l'on fabrique à Amersfoort. Je vous dis mon nom et mon adresse pour que vous sachiez qui je suis et d'où je viens...

J'ai quitté les affaires il y a douze ans, parce que, un beau matin, mon oncle Willem est mort en me laissant son héritage... J'habite une petite maison blanche avec une porte et des volets du vert le plus tendre. Mon domestique se compose d'une bonne, qui m'a élevé, et d'un portier.

Je ne me vante jamais de rien, mais si je me vantais de quelque chose, ce serait d'avoir l'estime de ce portier. Je ne vous dirai pas que je suis un héros, un Adonis ou un Hercule, que j'ai une couronne de lauriers sous mon chapeau. Non; d'ailleurs à quoi servent ces feuilles éphémères quand on n'a pas de lapin à faire sauter à la *chasseur*? Qu'il vous

suffise de savoir que je sens tous les jours que je deviens un homme vertueux en voyant pousser mes cheveux gris, et que j'ai pour voisine M^{me} Dichter une femme d'un certain âge ou plutôt d'un âge incertain.

Maintenant que vous me connaissez, vous me direz peut-être...

— J'ai peu de chose à vous dire... je suis venue dans cette petite ville pour voir un officier qui doit être arrivé ce matin seulement de Batavia, et si je ne parviens pas à le trouver aujourd'hui même... ce retard peut causer la mort de quelqu'un.

— Un officier ! la mort ! s'écria le vieux bonhomme ; diable ! diable ! ce sont des gens bien immoraux que ces officiers, des mauvais sujets !... des étourneaux !... Puis il ajouta à voix basse : C'est une fort jolie femme, mais je la crois un peu folle... Ce n'est pas M^{me} Dichter qui se laisserait ainsi captiver par un officier.

La jeune femme remarqua sans doute sur le visage bouleversé de M. Cornill Reïs une expression qui lui déplut, car elle dit d'un petit ton sec :

— Décidément, monsieur, vous ne connaissez pas le chemin de la caserne ?

— Moi, madame, je n'ai de ma vie parlé à un officier, à un sous-officier ou à un soldat, répondit M. Reïs en minaudant ; puis il ajouta entre ses dents : Ce n'est pas M^{me} Dichter qui irait le matin seule faire une visite à la caserne. Bon Dieu, quelle femme est cette femme !

— Ainsi donc, monsieur, vous ne pouvez m'être d'aucune utilité ? reprit l'inconnue en regardant le bonhomme en face.

— Pardon, madame, je puis demander le chemin de la caserne au premier indigène qui aura le courage de s'aventurer en plein jour dans les rues désertes de sa ville. Justement, un jeune officier vient à nous... je vais lui demander ce renseignement et je serai de retour dans une minute.

Cornill Reïs, enchanté de sa plaisanterie, déposa en souriant son sac de nuit sous la porte cochère de l'hôtel du Lion d'Or et courut à la rencontre du jeune officier.

III

Pendant que son Mercure exécutait ce steeple-chase d'un nouveau genre, l'inconnue examina le nouvel arrivant.

C'était un jeune officier de vingt à vingt-cinq ans... Il y avait dans toute sa personne ce je ne sais quoi qui indique un homme parfaitement content de son mérite... il portait la tête haute, était fièrement campé sur ses hanches, et dans le regard qu'il

jetai tantôt à sa droite, tantôt à sa gauche, un observateur aurait pu lire ces mots :

« Connaissez-vous mes succès militaires? avez-vous assisté au triomphe que j'ai obtenu au dernier bal du district?... quelqu'un vous a-t-il parlé des applaudissements que me décernent quotidiennement mes amis dans nos petits soupers?... »

Dès que le jeune officier fut assez près de la dame pour qu'elle pût voir ses traits, elle jeta un cri et se voila complètement la figure.

— Ciel! c'est Paul van Eeck lui-même. Oh! pourquoi ai-je parlé à ce vieux bavard!... Si la rencontre a lieu avant que j'aie pu *leur* donner des explications, tout est perdu!

Après avoir murmuré ces paroles, que l'on comprendra plus tard, la jeune dame se jeta rapidement dans une rue transversale, mais elle fut bientôt en proie à la plus vive inquiétude en entendant qu'on la suivait; elle jugea, au retentissement des pas, que les poursuivants devaient être nombreux.

Son inoffensif et pesant compagnon, M. Cornill, était pourtant seul.

— Arrêtez, madame, arrêtez au nom du ciel!

s'écria-t-il en respirant à peine... Par cette rue, vous vous éloignez de la caserne... Madame! madame! De quel train elle va! Madame! Elle est sourde... Cette femme-là me ferait mourir de consommation en huit jours... Madame! Ma voisine, madame Dichter, a plus de sens commun. Pour Dieu, cessez de courir ainsi, madame !

— Avez-vous découvert le chemin, monsieur? demanda l'inconnue avec agitation en jetant derrière elle un regard inquiet.

— Parbleu ! n'ai-je pas la faculté de tout découvrir?... J'ai dit à ce monsieur que je suis arrivé d'Amsterdam avec vous, que vous avez quelques affaires de la plus haute importance à la caserne... que c'est un mystère qui n'intéresse que vous et les vôtres, et au moment où je lui faisais toutes ces questions...

— Ces questions? Vous appelez cela des questions? interrompit la dame sans pouvoir réprimer un sourire, il me semble que vous lui en avez dit plus que vous ne lui en avez demandé.

— Vous croyez? mais laissez-moi continuer. Dès qu'il a su qu'il s'agissait d'une dame et que cette

dame désirait connaître le chemin de la caserne, il a demandé à servir lui-même de cicerone... C'est un jeune homme bien poli, n'est-il pas vrai, madame ?

— Oh ! pourquoi lui avoir parlé ? s'écria l'inconnue en précipitant le pas , vous m'avez perdue.

— Je vous ai perdue ! moi ? ah ! ceci est par trop fort ; apprenez, madame, que je n'ai jamais de ma vie perdu personne... Comment aurais-je pu savoir que vous connaissiez ce jeune homme ? Il y a quelque horrible mystère en cette femme, murmura M. Reïs en soufflant comme un phoque échoué sur le rivage, et si Dieu me prête vie, je saurai bien le découvrir, dussé-je y perdre mon latin ou ma fortune... Rien ne développe l'esprit comme la curiosité, à ce que prétend M^{me} Dichter.

— Savez-vous si nous sommes encore loin de la caserne, monsieur ?

— Nous ne sommes pas du tout sur la route qui y conduit, et chaque pas que nous faisons nous en éloigne... De plus, nous nous éloignons aussi du jeune officier.

— Mais je ne dois pas le voir, monsieur, entendez-vous, je ne veux pas qu'il me rencontre.

— Eh bien, madame, le mal n'est pas bien grand jusqu'à présent; j'ai tout fait pour le mieux, selon les principes de la raison, comme dit M^{me} Dichter, et si par ma faute vous êtes dans une position critique, je saurai vous en tirer... Prenez mon bras, madame, retournez sans crainte sur vos pas, et si ce jeune homme vous importune, je l'aurai bientôt renvoyé à ses affaires.

La jeune dame accepta la proposition de M. Reïs et ils revinrent ensemble vers la rue où était resté l'officier.

Dès que ce dernier les aperçut, il s'empressa d'aller à leur rencontre et leur dit, en touchant gracieusement du revers de sa main le bord de son képi :

— Vous désirez que je vous indique le chemin de la caserne?...

— Vous vous trompez, monsieur, répliqua tranquillement M. Reïs... nous trouverons facilement nous-mêmes ce chemin, si toutefois nous tenons à le trouver.

— Il n'est pas bien loin d'ici, poursuivit l'officier, et je vous y accompagnerai volontiers. Quel que soit le service que vous puissiez me demander, vous, monsieur, ou votre charmante compagne, je serai heureux de vous le rendre. Désirez-vous voir quelqu'un à la caserne ?

Cette question était adressée à la jeune dame, qui détourna la tête et ne fit aucune réponse.

— Si nous éprouvons le besoin de voir quelqu'un à la caserne ou ailleurs, dit assez sèchement M. Reïs, nous le verrons bien sans que vous vous dérangiez... Mais nous sommes pressés, monsieur, madame voyage depuis l'aube... elle vient de Zaandam, elle a traversé l'Y sur le petit bateau à vapeur, puis elle a pris la diligence d'Amsterdam dans le seul but de...

Ici un énorme pinçon suspendit la phrase, prévint une plus longue indiscretion et fit tressaillir M. Reïs comme s'il avait été piqué par un aspic.

— Vous auriez bien pu ne pas pincer si fort, dit-il à voix basse en lançant un regard furieux à sa compagne... Je crois que vous avez emporté la pièce... que pensera M^{me} Dichter ? Je n'allais rien

dire... d'ailleurs, j'ai de bonnes raisons pour être discret... Laissez-nous, continua-t-il en s'adressant au jeune officier, nous n'avons que faire de votre aide.

Le jeune homme regarda M. Reïs avec surprise.

— Fort bien, monsieur, dit-il, mais je croyais vous rendre un service en vous accompagnant.

— Vous nous en rendrez un plus grand en nous quittant au plus vite, ajouta le gros bonhomme en prenant un air à la fois courroucé et digne, qui le faisait ressembler à s'y méprendre à un coq d'Inde qui fait le beau.

— Monsieur, je ne comprends pas un pareil langage.

— Alors votre éducation a été négligée, car ce que je vous dis, je vous le dis en hollandais et en bon hollandais. Nous ne souhaitons pas votre société, monsieur ; ainsi donc, demi-tour à droite ou à gauche, en avant ou en arrière... marche.

— Vous ne méritez pas qu'on réponde à vos grossièretés... vous avez le droit d'être insolent, vos manières communes et votre grand âge vous assurent l'impunité... Cependant, si madame a besoin de mon assistance...

— Madame peut fort bien se passer de votre assistance, je dirai plus, elle m'a juré, il y a un instant, qu'elle désirait n'en avoir jamais besoin.

Un second pinçon plus violent que le premier à en juger par la nouvelle grimace du patient, vint rompre pour la deuxième fois le fil de son discours, et il faillit étouffer de fureur un peu à cause du froid dédain du jeune officier, et beaucoup à cause de la douleur qu'il ressentait au bras.

Pour M. Cornill Reïs , comme pour beaucoup d'hommes gras, la douleur morale ne passait qu'après la douleur physique.

— Vous êtes un impertinent, monsieur, reprit notre victime dès que sa souffrance fut un peu calmée. Sachez bien que je ne donnerais pas une aune de dentelle pour tous les fats qui portent l'uniforme... Monsieur, je m'appelle Cornill Reïs, je demeure à Utrecht, et je saurais tirer sur un freluquet tout aussi bien qu'un autre.

— Vous entendrez parler de moi, monsieur, dit l'officier en se mordant les lèvres. Mon nom est van Eeck, le lieutenant Paul Van Eeck... Sans adieu, monsieur.

Il toucha avec hauteur le bord de son képi et s'éloigna rapidement.

— Victoire ! victoire, madame ! Ces jeunes gens se croient tout permis... J'aurais voulu apercevoir un agent de police ou un sergent de ville, vous auriez vu comme j'aurais fait charger ce fou.

— Oh ! venez vite ! bien vite ! s'écria la jeune femme en entraînant son compagnon ; conduisez-moi à la caserne, il faut que je le voie à l'instant même.

— Qui ? hasarda M. Reïs, qui ? Je brûle de comprendre ce que tout cela signifie... Qui devez-vous donc voir ? Quant à moi je ne tiens à voir personne... je voudrais seulement que vous me dissiez ce que...

— Dispensez-moi de tout récit... pour le moment du moins, je suis si troublée par les événements qui m'arrivent, que... En vérité, excusez-moi et venez vite, venez vite...

Il y avait d'autant moins à répondre à une pareille demande, que, joignant l'action à la parole et entraînant son cavalier, la jeune dame lui enleva en une minute la quantité de respiration indispensable pour soutenir une conversation.

La rapidité de sa course n'empêcha pas M. Reïs de faire une foule de réflexions plus profondes et plus sages les unes que les autres...

Il pensa d'abord que les avantages qu'on retire des voyages sont moins grands qu'on ne se l'imagine généralement, ensuite il se dit à l'oreille que c'est toujours une folie de se constituer le champion d'une dame rencontrée par hasard, surtout quand elle cache son nom et qu'elle couvre d'un voile épais ses moindres actions et son visage.

IV

Le jeune homme que nous savons maintenant être van Eeck, le lieutenant Paul van Eeck poursuivit sa route dans la principale rue de la ville, en proie à la plus grande agitation.

— Un vilain ! un manant ! un paltoquet ! insulter un officier, un gentilhomme ! et cela en présence d'une dame ! pensa-t-il... ah ! c'est mille fois plus que je n'en puis souffrir.

Enflammé d'une colère bien convenable si l'on songe qu'il a le bonheur d'avoir vingt-cinq ans et l'honneur d'être officier au service du roi, van Eeck fut bientôt déterminé à tirer vengeance de cette insulte... Il pensa d'abord à chercher un camarade qui voulût se charger de porter un cartel à son adversaire.

Il était dans ces dispositions lorsque le major Mac Tod'dy vint à passer.

— Ah ! parbleu, je n'ai jamais été si heureux de rencontrer un ami, et surtout un ami loyal, généreux et dévoué comme vous l'êtes tous, vous autres enfants de la verte Érin, s'écria avec volubilité le jeune officier en saisissant la main du major, homme de haute taille, aux formes athlétiques, aux grandes moustaches d'un jaune invraisemblable, à la face rubiconde, et portant sur ses traits une expression de *placidité* qui n'excluait ni la fermeté ni le bon sens.

— En vérité, mon jeune ami, répliqua M. Mac Tod'dy avec un accent irlandais que vingt-cinq années passées au service de l'étranger n'avaient pas pu lui faire perdre, trêve de compliments ; je

je n'ai pas sur moi un seul cent ¹ à votre service ; chez moi c'est différent, dans mon coffre, *in arca*, comme on dit en latin.

— Il ne s'agit pas d'un emprunt... pour le moment... je vous demande seulement votre aide dans une affaire de la plus haute importance, et vous avez toujours été si bon pour moi, que vous ne me refuserez pas, j'en suis certain.

— Parlez donc, enfant ! expliquez-vous... *parla, fanciullo*, comme on dit en italien, interrompit le major, qui semblait résolu à faire preuve d'érudition en matière de langues vivantes ou même mortes, car il commençait invariablement toutes ses phrases en patois hollandais pour les traduire ensuite, avec peine, il faut bien l'avouer, soit en allemand, soit en italien, soit en espagnol, soit en anglais, soit en français, et même en latin de cuisine.

— Avez-vous aperçu une jeune dame près de l'hôtel du Lion d'Or, belle, gracieuse, timide, et distinguée ? Par le ciel ! elle a une taille et des yeux à vous rendre fou, exclama van Eeck.

¹ Menue monnaie qui forme la centième partie du florin et qui vaut un peu plus de deux de nos centimes.

— Alors pourquoi l'avez-vous regardée? Répondez à cela, je vous prie, *responde si piace*, comme on dit.

— Une personne charmante! ravissante! major Mac Tod'dy.

— Enfin, qu'est-ce que cela signifie? Est-ce pour une intrigue de femme, *feminæ*, comme on dit, que vous avez besoin de mon aide?... en ce cas, votre serviteur de tout mon cœur. *Vade retro, Satanas*. Je ne suis plus d'âge à me mêler de ces choses-là, *no me gusta*, comme on dit en espagnol.

— Je vous jure, major, que c'est la plus gracieuse créature de tout le pays d'eau. Quels pieds! quelles épaules! quelle tournure! quelle...

— Avez-vous fini votre inventaire?

— Je vous dis, major, que je le tuerai.

— Qui? demanda M. Mac Tod'dy étonné.

— Je le tuerai comme un canard sauvage, le drôle, le faquin, le pleutre... le mari! — Je n'ai pu voir le visage de sa femme, mais...

— Le ciel nous protège! *Behüte der Himmel*, comme on dit en allemand. On ne doit pas tuer un homme parce qu'il n'a pas voulu laisser voir la

figure de sa femme, le motif n'est pas suffisant... Soyez plus calme, mon ami Paul, soyez plus calme.

— Plus calme, cela vous est facile à dire, à vous; une vieille moustache... Mais j'ai été insulté, bafoué, on s'est moqué de moi.

— Qui s'est moqué de vous ? le monsieur...

— Et la dame aussi probablement... D'ailleurs, quoique je n'aie pu, à cause de son voile, apercevoir son visage, j'ai bien vu, au soin qu'elle mettait à me le cacher et aux mouvements de sa tête, qu'elle étouffait à peine son rire. Ah ! je le tuerai... ou il me tuera... Je le tuerai plutôt.

— Vous n'en avez pas le droit, monsieur... Que vous a fait ce brave homme pour que vous le tuiez ? reprit le major de plus en plus étonné de l'emportement de son jeune ami.

— Ce qu'il m'a fait !... il ne m'a pas dit positivement : vous êtes un fat... mais il a eu l'intention de le dire ; je l'ai parfaitement compris au clignement de son petit œil gris et au sourire de ses grosses lèvres rouges et pendantes, qu'il a cherché à rendre ironiques..

— Vous ne pouvez pas cependant provoquer un

homme parce qu'il a des yeux gris et des lèvres pendantes... Continuez : *quid ultra* ? comme on dit.

— Il m'a demandé le chemin de la caserne.

— Eh bien ! il n'y a pas grand mal à cela. *Es ist übel*, comme on...

— Je lui indiquai ce chemin et j'offris de lui servir de guide afin de l'aider à trouver la personne qu'il cherchait, car vous savez que je connais tous les officiers de la garnison... à l'exception de ceux de votre bataillon, qui est arrivé aujourd'hui seulement.

— Eh bien ?

— Eh bien, au moment où j'allais présenter mon bras à la dame, il m'a dit brutalement qu'il n'avait que faire de mes services, et qu'il saurait aussi bien qu'un autre tirer sur un freluquet... Qu'a-t-il voulu dire, par ce mot freluquet ?

— Freluquet signifie, je crois, homme frivole... homme sans consistance, *sot*, comme on dit en français.

— Sot !... Par le ciel, major, si je pouvais penser que son intention était réellement de m'appeler

sot, je le rosserais et le *cravacherais* partout où je le rencontrerais, même dans une église.

— Oh! oh! vous commencez à déraisonner, *os falta el juicio*, comme on dit en espagnol. Parlons maintenant d'une autre affaire, d'une affaire importante pour vous-même, mon jeune ami. Avant de venir faire connaissance avec mon bataillon, dites-moi depuis combien de temps vous êtes en garnison ici?

— Depuis dix-huit mois.

— Bonté divine! il y a déjà dix-huit mois que je rôtis à Java; je dois être cuit à point, et vous, vous devez être presque un homme maintenant?

Il est impossible de décrire le regard à la fois étonné, mécontent et triste que le jeune homme jeta sur le major; mais celui-ci, sans s'en inquiéter, continua :

— Et avant mon départ pour l'Asie, vous aviez promis mariage à M^{lle} Palms de Zaandam, dont vous ne cessiez de me vanter la beauté.

— C'est possible, répliqua sèchement van Eeck.

— Pourquoi avez-vous brusquement rompu avec elle? *Unde rixa*, comme on dit.

— Rompu avec elle... major Mac Tod'dy, sachez c'est elle qui a rompu avec moi.

— Est-ce elle-même qui vous a signifié votre congé ?

— Croyez-vous que j'eusse consenti à aller lui demander des explications... Non, mais je sais qu'elle est mariée.

— Avez-vous au moins lu la publication de son mariage dans les journaux ?

— Pas positivement... mais je tiens la nouvelle de source certaine. Elle a épousé ou elle doit épouser, ce qui est la même chose pour moi, un vieil officier, nommé, je crois, Smith... oui, c'est bien Smith ; un ami de ce Smith me l'a assuré.

— Et vous avez rencontré ce monsieur, ce *Jonker*, comme on dit ironiquement ici ?

— En diligence, lors de mon dernier voyage à La Haye.

— Ah ! c'est un homme que vous rencontrez par hasard sur l'impériale d'une diligence qui vous apprend que votre fiancée se marie ou est mariée ! La belle autorité, ma foi ! *la bella autorità*, comme on dit en italien. Et qu'avez-vous fait alors ?

— Je lui ai renvoyé ses lettres, toutes ses lettres, en en ajoutant une de ma façon.

— Pleine de reproches ?

— Oui, vraiment.

— Et ensuite ?

— Que pouvais-je faire ensuite ?

— Écrire à sa famille.

— A quoi bon ? je suis certain que sa sœur aînée, qui est une charmante personne, a été aussi indignée que moi de la conduite de Marion... elle se nomme Marion.

— Savez-vous que son frère doit arriver aujourd'hui ? votre rencontre avec lui sera au moins drôle.

— Je puis me trouver en face de n'importe qui en Hollande, répliqua avec feu le jeune homme, et s'il y a quelque chose de... drôle dans notre rencontre, ce ne sera pas de mon côté.

— Maintenant, mon très-jeune ami Paul, je vais vous dire quelques mots que vous n'entendrez probablement pas avec grand plaisir... je crois néanmoins devoir vous les dire. A la mort de votre noble père, Pierre van Eeck, vous serez riche comme un

juif allemand; baron, que sais-je encore?... Vous êtes assez fier de votre fortune à venir et de votre titre, mais la fierté n'est pas votre plus grand défaut; vous êtes, quoique charmant garçon du reste, vous êtes, dis-je, pétri d'amour-propre, *lobgierig*, comme on dit en allemand.

— C'est possible.

— Et votre amour-propre n'est pas de l'orgueil, mais de la vanité... Je ne sais pas si vous le savez, mon très-jeune compagnon; si vous ne le savez pas, je suis heureux de pouvoir vous l'apprendre : l'orgueil est un sentiment noble qui fut, depuis la création du monde, le partage des intelligences d'élite... mais la vanité n'a jamais été et ne sera jamais qu'un petit vice qui accuse presque toujours un petit esprit.

. — Vous n'êtes pas complimenteur aujourd'hui, interrompit Paul van Eeck avec un sourire qu'il chercha, mais vainement, à rendre gracieux.

— Vous trouvez? reprit le major Mac Tod'dy sans se déconcerter; souvenez-vous pourtant, mon jeune ami, que j'ai dit presque toujours et non toujours. A toutes les règles il y a des exceptions.

— Mais, où voulez-vous en venir, major ?

— J'en veux venir à cette vérité, que vous attachez cent fois plus d'importance à des futilités qu'aux choses du monde les plus sérieuses.

— Mais...

— J'en veux venir à cette autre vérité, qu'avec des qualités solides, un cœur excellent, un caractère égal, de l'esprit... de l'esprit, entendez-vous?... vous ne faites jamais que des sottises.

— Des sottises ?

— Ou des folies, si vous l'aimez mieux, grâce à votre excessive vanité.

— Je ne vous comprends pas encore.

— Vraiment ? eh bien, je vais m'expliquer. Vous êtes *un véritable écerelé*, comme on dit en français, je n'en veux pas d'autre preuve que cette querelle absurde avec une femme charmante, ce renvoi de lettres, parce qu'un vagabond, assis ou plutôt perché sur l'impériale d'une diligence, s'avise de vous faire quelque sot rapport sur un M. Smith.

— Le capitaine Smith, dit Paul van Eeck en se mordant les lèvres, c'est un officier bien connu ici... Il était adjudant-major dans le 2^e régiment de cui-

rassiers, et il a quitté le service pour une cause ou pour une autre, peut-être à l'occasion de son mariage. C'est, à ce qu'il paraît, un homme déjà vieux.

— Oui, si toutefois à trente-sept ou trente-huit ans on est vieux... Ah ! mon cher camarade, reprit le major en frisant sa moustache luxuriante, vous croyez qu'à trente-sept ans on n'est plus bon à rien, pas même à faire un mari ; eh bien ! je prendrai la liberté de vous dire que vous êtes dans la plus complète erreur.

Le jeune homme examina le visage irrité de son vieil ami, dont les rides, appelées vulgairement pattes d'oie, accusaient au moins quarante-huit ans, et s'apercevant qu'il venait de dire une sottise, il ajouta de son air le plus aimable :

— On est vieux comme on est jeune, à tout âge... mais de quel droit Marion s'est-elle mariée sans me prévenir ?

— Parbleu ! qui donc vous a constitué le gardien de cette jeune fille ?... Si vous étiez réellement son fiancé, par quel hasard n'êtes-vous pas allé à Zaandam pour découvrir le vrai et le faux de cette affaire ?

Le lieutenant, honteux, baissa la tête afin de mieux cacher sa confusion; il était écrasé par la justesse du raisonnement de son vieux compagnon.

Après un moment de silence, il s'écria résolument :

— Ce qui est fait est fait; ainsi donc, major, allez, comme un bon camarade, à la recherche de mon vilain. Je ne serai heureux que lorsque je lui aurai donné une petite leçon de savoir-vivre.

— Mais il faut d'abord que vous me donniez son signalement et que vous me disiez son nom; sans ces utiles renseignements, je pourrais porter votre cartel à un autre.

— Il est impossible que vous vous trompiez... c'est le rustre le plus fieffé de tout le pays d'eau. Il a un ventre comme feu le ventre de Falstaff, un Anglais d'une rotondité proverbiale; des jambes de marcassin engraisé pour la foire d'Alckmaar, et une chevelure chinchilla qui semble vouloir brosser le firmament. D'ailleurs, son nom est, sauf erreur, Cornill Reïs. Vous le trouverez quelque part dans les rues bayant aux corneilles.

— Et la jeune dame est sa femme, n'est-il pas vrai ?

— Évidemment... Qui voudrait se montrer en public avec un pareil personnage sans y être forcé par la loi ?

— Bien, mon jeune ami, j'arrangerai pour le mieux cette affaire, et très-probablement je vous rapporterai une déclaration par laquelle votre adversaire indigne affirmera n'avoir jamais de sa vie tiré sur un freluquet... Adieu, *Gut wind*, comme on dit en allemand.

— Au revoir.

— Et vous allez réellement finir la conversation sans rien m'emprunter ?

— Oui vraiment... Mon père me tiendra pourtant en bride jusqu'à ce que je sois marié.

— Ainsi donc, vous avez perdu à la fois l'argent et la jeune fille : *la proie et l'ombre*, comme on dit en français, et tout cela à cause des mensonges d'un bavard... Van Eeck, je me résume, vous êtes un étourneau... Et maintenant, *vale et memor esto mei*.
Au revoir, comme on dit.

Après avoir prononcé ces mots d'une voix-de stentor, le major fit un demi-tour sur ses talons et partit à la recherche de M. Cornill Reïs, en fredonnant un couplet dont nous ne nous rappelons plus ni le timbre ni les paroles.

V

Paul van Eeck allait également s'éloigner, lorsqu'un monsieur, qui avait entendu les dernières paroles du major Mac Tod'dy, s'approcha du jeune homme et lui dit :

— Je crois, monsieur, avoir entendu prononcer le nom de van Eeck par l'officier qui vient de vous quitter.

— Vous avez bien entendu, monsieur, répondit

le lieutenant en regardant l'inconnu comme un débiteur regarde un créancier.

Disons en passant, qu'à l'imitation de beaucoup de jeunes officiers de l'armée néerlandaise, notre brillant écervelé était criblé de dettes.

— Appartient-il à votre régiment? ajouta le questionneur.

— Oui, reprit laconiquement l'ami du major Mac Tod'dy, qui n'était pas trop rassuré.

— Le connaissez-vous? poursuivit l'étranger.

— Oui, fit invariablement l'adversaire de M. Reis.

— J'ai le plus vif désir de le voir... de lui parler de choses de la plus haute importance.

— Sur mon honneur, pensa van Eeck, c'est un créancier...

Puis, après avoir examiné son interlocuteur, qui était vêtu avec une certaine recherche, il se dit à part lui : Il est trop bien fait pour être un tailleur... trop poli pour être un marchand de chevaux... trop... ses bottes sont très-brillantes, c'est peut-être un de mes bottiers.

— Ah ! vous désirez voir M. van Eeck.

— Beaucoup interrompit l'inconnu, j'ai à l'en-

tretenir d'affaires qui ne souffrent aucun retard.

— Une prise de corps sans doute, pensa le lieutenant. Ah ! si le major Mac Tôd'dy ne m'avait pas quitté ! Y a-t-il de l'indiscrétion à vous demander de quelle nature sont les affaires dont vous avez à entretenir mon ami ? car... je suis son ami le plus intime, continua le jeune homme, et vous pouvez être certain que Paul van Eeck aura connaissance de tout ce que vous me direz.

— Il est nécessaire que je lui parle moi-même, monsieur, répondit froidement l'inconnu... Où croyez-vous que je puisse le rencontrer ?

— Oh ! très-probablement chez son banquier, dit en riant sous cape le lieutenant, qui avait l'intention de mettre son interlocuteur sur une fausse piste ; il vient de faire un héritage considérable, et il se dispose à payer toutes ses dettes.

— Il en est une qu'il trouvera sans doute quelque difficulté à acquitter malgré sa nouvelle fortune, répliqua l'étranger avec un sourire ironique.

— Vraiment, monsieur ? Mais quel peut-être cet usurier si récalcitrant ? pensa van Eeck ; aurais-je,

dans un moment d'oubli, signé une lettre de change au profit de messire le grand diable?

— Oui, monsieur, continua l'homme aux bottes luisantes, avec un sourire encore plus ironique que le premier, et cette dette est telle qu'il ne peut la nier... J'ai toutes les pièces à sa charge.

— Fort bien, monsieur, mon ami ne discutera pas la valeur de vos pièces, et j'ose dire qu'il y en a bien d'autres qui sont vis-à-vis de lui dans la même position que vous.

— Y en a-t-il réellement d'autres dans la même position? demanda l'étranger... C'est donc un homme sans foi ni loi?

— Un homme sans foi ni loi!... Osez-vous bien, monsieur, donner un pareille épithète à un loyal gentilhomme?

— Je ne la donne pas à un loyal gentilhomme, monsieur, je la donne à M. Paul van Eeck!

— A moi, monsieur! c'est à moi! Je suis Paul van Eeck! et maintenant où sont vos titres? quel est le montant de la dette? vos papiers sont-ils de van Gectz ou de Verulst? s'écria le jeune officier, rouge de colère.

A ces mots l'étranger s'inclina en soulevant son chapeau avec politesse, mais froidement.

— Trêve de salamalecs, vociféra le lieutenant hors de lui; où est votre billet?

— Je ne sais ce que vous voulez dire... Que me parlez-vous de papiers... de billets... de...

— Vous n'êtes donc pas tailleur... bottier ou... quelque chose comme cela?... Ne m'avez vous pas assuré que vous aviez des réclamations à me faire, des pièces à ma charge... et que sais-je encore?... Allons... Arrangeons-nous, je suis prêt à vous souscrire un billet, et je puis certifier que le major Mac Tod'dy, mon compagnon d'armes, voudra bien me servir de caution...

— Et cette immense fortune dont vous venez d'hériter, dit l'étranger en ricanant, elle s'est donc évanouie subitement comme un beau rêve?

— Monsieur!

— Monsieur, me connaissez-vous?

— Non; mais je sais que vous êtes le drôle le plus impudent que j'aie jamais rencontré, et je voudrais que vous valussiez de la poudre et des balles.

— Nous verrons cela, mon beau millionnaire,

continua l'inconnu avec un sourire ironique. Avez-vous entendu parler du capitaine Smith ?

— J'en connais vingt de ce nom et je suis lié intimement avec quinze d'entre eux.

— Je me vante d'être au nombre de ceux qui ne sont pas honorés de votre amitié. Connaissez-vous M^{me} Smith, monsieur ?

— J'en connais vingt-trois... mais je n'en connais intimement que six, les autres sont laides... Ensuite ?

— J'espérais que le souvenir de votre séjour à Zaandam vous ferait traiter ce nom avec plus de respect.

Le visage du lieutenant se contracta avec fureur.

— Ainsi donc, dit-il en soulevant son chapeau avec plus de fierté et plus de froideur que son adversaire, si c'est possible, ainsi donc, vous êtes le capitaine Smith dont j'ai entendu parler ; ce n'était donc pas un faux rapport ? Je suis charmé de vous rencontrer et de voir que je puis, sans me compromettre, vous loger une balle dans la tête ou une épée dans la poitrine. Votre conduite inqualifiable

mérite un châtimeut, monsieur, et je me charge de vous l'infliger.

— Fort bien, répliqua le capitaine Smith, je me mets à vos ordres... tout en m'étonnant un peu qu'il vous soit resté assez de courage et d'honneur pour vous montrer sensible à une insulte.

— Monsieur ! vociféra Paul van Eeck.

— Pouvons-nous nous rencontrer ce soir ? répondit avec calme le capitaine.

— Certainement ; dans dix minutes je vous ferai savoir à quelle heure je serai libre, par un ami qui remplit auprès d'un autre adversaire la mission qu'il remplira bientôt près de vous.

— C'est convenu, dit le capitaine Smith.

Et les deux adversaires, après s'être salués avec roideur, poursuivirent leur chemin dans deux directions opposées.

VI

Pendant que ces événements se passaient, M. Cornill Reïs et l'inconnue marchaient toujours silencieusement du côté de la caserne.

La jeune dame était tellement pensive, qu'elle ne faisait pas la moindre attention aux fréquents accès de toux par lesquels son compagnon exprimait une grande envie de parler ; déjà il avait cherché cinquante moyens de mettre un terme à cette marche

précipitée, mais aucun n'avait été couronné de succès.

L'étrangère continuait toujours à l'entraîner, et, quoique fatigué, hors d'haleine et surtout furieux, il était obligé de poursuivre sa route avec la même vitesse.

— Toutes mes tribulations, pensait M. Reïs, viennent de ce que M^{me} Dichter a écrit un ouvrage philosophique intitulé : *De la Dignité des Femmes*. Si elle n'avait pas publié ce volume, aussi merveilleux que gros, et aussi gros que mon portemanteau, elle n'aurait jamais découvert que je ne pouvais pas sympathiser avec elle avant de m'être perfectionné par les voyages, et je serais, à l'heure qu'il est, chez moi, tranquillement assis dans un bon fauteuil. Je n'aurais jamais quitté ma bonne ville d'Utrecht, pour venir me quereller avec de grossiers militaires, qui me tueront peut-être, et pour être traîné au supplice par une femme inconnue, par un personnage anonyme, comme dirait M^{me} Dichter.

— Ma foi, madame, ajouta-t-il tout haut, poussé au désespoir par la crainte d'une attaque d'apo-

plexie, c'est mener les choses un peu trop loin, je dirai même beaucoup trop loin... Voulez-vous me permettre de vous adresser une question ?

— Certainement, monsieur, mais pour Dieu ne vous arrêtez pas !

— Il faut bien que je m'arrête, pourtant... Je ne sache pas qu'un homme ait jamais eu assez d'ha-leine pour parler et courir en même temps. Eh bien ! maintenant, voulez-vous me dire, madame, ce que tout cela signifie ; pourquoi ce jeune militaire et moi nous avons été obligés de nous disputer ; ce que vous êtes venue faire à Breda, et ce qui vous appelle à la caserne ?

— Vous saurez cela, monsieur... Je vous racon-terai tout quand nous serons arrivés. Mais n'entra-vez pas mes projets en ce moment, je vous en con-jure ! Si nous arrivons à temps, tout peut s'arranger, sinon...

Le ton dont la jeune dame prononça ces der-nières paroles, et le regard dont elle les accompa-gna, ne satisfirent pas la curiosité de M. Reïs ; cependant il cessa de questionner ; il avait compris

enfin que de plus grands efforts pour pénétrer ce mystère seraient inutiles ; et ses idées sur tous les événements étranges qui lui arrivaient depuis le matin étaient aussi embrouillées que jamais, lorsqu'ils parvinrent aux termes de leur voyage.

En entrant dans la cour de la caserne, la compagne de M. Cornill Reïs s'abrita avec plus de soin encore derrière son voile, et s'adressant à un des soldats qu'elle vit sous la porte, elle lui demanda si le capitaine Palms était dans son appartement.

— Il n'est pas encore arrivé ici, madame, mais nous l'attendons à chaque instant avec son détachement, répondit le militaire en portant la main à son shako.

— Il n'est pas encore arrivé ! s'écria la jeune dame. Quel chemin doit-il prendre pour venir ici ?

— La Lange straat, madame.

— Oh ! je désire le voir, le voir en particulier... quel malheur qu'il ne soit pas arrivé !

— Sur ma foi, murmura M. Reïs, ceci n'est pas un beau chapitre à ajouter au livre *De la Dignité des Femmes...* Je voudrais pour vingt florins que

mon infernale soif d'apprendre et d'agrandir mon intelligence ne m'eût pas fait faire la connaissance d'une personne qui se désespère parce qu'elle ne rencontre pas un militaire, et un capitaine Palms encore... Oh ! je vois bien que cette dame, en dépit de son voile et de sa pruderie, ne vaut pas mieux qu'une autre. Ah ! si M^{me} Dichter s'avisait de se trouver mal pour un capitaine Palms ! C'est sans doute quelque infidélité, quelque rupture de promesse.

Après un instant de silence, M. Reïs, désireux sans doute de se dégager, et piqué du manque de confiance par lequel on avait répondu à ses avances, dit assez sèchement à sa compagne :

— Qu'allons-nous faire maintenant, madame ? Si vous aviez voulu me raconter quelque peu de votre histoire, je pourrais peut-être vous donner un conseil salulaire, j'en ai toujours sur moi.

— Vous saurez tout bientôt, je vous le jure, monsieur. Soldat, ajouta-t-elle en s'adressant au factionnaire qui avait déjà répondu à ses premières questions, y a-t-il quelque dame à la caserne... quelque femme d'officier !

— Il y a la dame de notre colonel... elle est en ce moment dans la cour intérieure occupée à faire l'inspection des bagages du bataillon qui vient d'arriver de Java.

— Venez, monsieur, venez vite, dit-elle à M. Cornill Reïs, qui fut de nouveau obligé de suivre sa persécutrice.

Dans la cour intérieure, ils aperçurent une dame à l'air déterminé et vêtue d'une amazone, qui paraissait très-occupée à reconnaître les chiffres d'une grande quantité de caisses, de coffres et de boîtes, et à s'assurer si tout était en bon état, avec le même soin et la même habileté que si elle avait été garde-bagage.

Lorsque M. Cornill Reïs et sa compagne s'approchèrent, elle jeta sur eux un regard rapide.

— J'espère, madame, que vous voudrez bien me pardonner si je m'adresse à vous, dit notre héroïne en quittant le bras de M. Reïs et en soulevant son voile.

— Que désirez-vous, madame ? répondit *la colonelle* ; je n'ai pas le loisir de vous écouter longtemps.

Cis-Yan, descendez cette boîte n° 19 H G, continuez-t-elle en s'adressant à un sergent perché sur le haut de tout l'attirail.

— Je désire vous parler de choses fort sérieuses, madame.

— D'amour ? je le parierais... Eh ! qui vous a donc abandonnée, ma belle Ariane ?..... Cette caisse, Cis-Yan, n° 34 A S.

— Il y a dans ce régiment un officier du nom de Paul Van Beck.

— Oui, après ?

— Puis-je vous parler un instant en particulier ?

— Si c'est une affaire relative au régiment, je vous écouterai volontiers ; mais si c'est quelque histoire sentimentale, allez trouver le colonel Deftig. Je ne m'occupe jamais de futilités.

— En ce cas, pourrais-je voir le colonel Deftig, madame ?

— Pourquoi ne pourriez-vous pas le voir ?... Allez à son appartement, vous le trouverez berçant le petit Karl, mon jeune fils... Cette boîte, sergent

Cis-Yan, L. M. 26. Et quel est ce vieux monsieur qui vous accompagne ? continua M^{me} Deftig... votre procureur, sans doute, quelque dénicheur de scandales ? Prenez garde d'être conduit à la pompe avant de sortir, bonhomme, car je n'aime pas à voir des gens de loi dans ces murs.

— Madame !... s'écria M. Reïs tout bouleversé par la soudaine apostrophe de l'officier en jupon.

— C'est comme cela, ajouta *la colonelle* d'une voix qui portait moustaches. Ainsi, hâtez-vous, ma jeune dame, M. Deftig arrangera toutes vos affaires.

— Le capitaine Palms n'est pas encore arrivé ici, je pense ?

— Guillaume Palms ? Non. Mais je l'attends avec sa compagnie et le reste des bagages... Vous aurait-il aussi abandonnée ! Allez trouver Deftig, vous dis-je, et laissez votre ami de la chicane battre en retraite sans tambour ni... Combien y-t-il de caisses dans ce tas, sergent ?

L'intrépide M^{me} Deftig continua son inspection,

et la compagne de M. Reïs, laissant ce dernier plongé dans l'ébahissement le plus complet, se dirigea vers l'appartement du colonel, et quelques instants après, elle était en présence de M. Deftig.

VII

M. Deftig était un homme grand et maigre, propriétaire d'une figure d'une extrême pâleur, au milieu de laquelle, au premier abord, on ne voyait qu'un nez majestueux surmonté d'un accent circonflexe énorme. Ce monument, recourbé par le bout, semblait demander l'hospitalité à une bouche assez mal meublée, comme la plus grande partie des bouches néerlandaises.

Le colonel n'était pas précisément occupé à ber-

cer le petit Karl, comme l'avait supposé sa belle-mère, mais il reposait dans une attitude nonchalante, la tête couchée sur la poitrine, les pieds étendus en avant et les mains enfouies dans ses poches. L'arrivée de l'étrangère le réveilla subitement, et il l'accueillit avec autant de politesse que sa femme en avait montré peu.

— J'espérais, monsieur, trouver mon frère, le capitaine Palms, dans cette caserne, mais mon espoir a été trompé, dit la jeune dame.

— Une sœur du capitaine Palms ? Je suis enchanté de vous recevoir. Donnez-vous donc la peine de vous asseoir. Je serais heureux, chère madame, si je pouvais vous être utile ou agréable.

— Je viens, monsieur, réclamer la faveur d'un entretien particulier.

— Je suis à vos ordres. Mais avez-vous parlé à M^{me} Deftig, avant d'entrer ici ?

— Oui, il n'y a qu'un moment. Elle était fort affairée, et elle m'a envoyée chez vous.

— Elle est bien bonne, dit le colonel. Mais comment puis-je vous rendre service ?

— J'ai une sœur, colonel, une sœur fort jeune

et fort étourdie. Elle fit, il y a environ un an, la connaissance d'un officier de votre régiment.

— Pouvez-vous me le nommer ?

— C'est le lieutenant Paul van Eeck. Ils furent fiancés, et ce projet d'union était approuvé par les deux familles, lorsque tout à coup M. van Eeck écrivit à ma sœur une lettre insultante, et rompit tous ses engagements.

— Qui peut lui avoir suggéré une pareille idée ? Votre sœur vous ressemble-t-elle, chère madame ?

— On le dit, colonel ; mais elle est plus jeune que moi, elle n'a que dix-huit ans.

— Alors, Paul est un fou... Bon Dieu ! que ces écervelés font peu de cas de leur bonheur ! Et que désirez-vous que je fasse, madame ?

— Que vous empêchiez un duel, monsieur. Mon frère est vif et colère, van Eeck est entêté et vain... Il y aura certainement entre eux des explications, des querelles, des injures et du sang de versé... Ah ! colonel, aidez-moi à prévenir un pareil malheur ! Je brûle de voir mon frère, pour tâcher de lui persuader qu'il ne doit s'en prendre qu'à Marion, c'est

le nom de ma sœur... qu'elle s'est mise à détester van Eeck comme elle s'était mise à l'aimer, sans trop savoir pourquoi.

— Eh ! chère madame, sait-on jamais pourquoi on aime quelqu'un, et puis pourquoi on ne l'aime plus ? Le cœur est un abîme ; cette rupture subite a dû compromettre votre charmante sœur.

— Heureusement, non. Nous avons gardé le secret de nos chagrins : je n'en ai pas même parlé à mon mari.

— Vous êtes donc mariée ?

— Au capitaine Smith, qui a servi dans les cuirassiers.

— C'est un de mes meilleurs amis... Donnez-moi votre main, chère madame, et, croyez-moi, nous ramènerons ces jeunes fous à la raison. Si je les vois se faire de gros yeux, je les enverrai tous deux aux arrêts forcés .. Mais quel peut être le motif de la conduite de van Eeck ? J'ai toujours reçu de très-bons rapports sur son compte, et Mac Tod'dy vient encore de m'écrire que c'est le meilleur garçon de tout le corps.

— Je ne puis faire que des suppositions... Il n'a

donné aucune explication, il s'est contenté de renvoyer toutes les lettres de ma sœur en lui souhaitant d'être heureuse dans sa nouvelle position.

— Et quelle est cette nouvelle position ?

— Une fort triste, je vous le garantis, colonel, elle est très-souffrante depuis cette rupture.

— Elle aime donc toujours l'ingrat ?

M^{me} Smith fit un signe affirmatif, et le colonel continua, après avoir levé les bras au ciel :

— Vous conviendrez, chère madame, que les femmes sont d'étranges créatures... Souvent elles meurent d'amour pour ceux qui les méconnaissent... et presque toujours elles dédaignent ou trompent sans pitié ceux qui les aiment véritablement.

— Ainsi, colonel, je puis compter sur vous ?

— Je ferai pour le mieux... Je vais d'abord donner avis de tout ceci à M^{me} Deftig, et je vous jure que si elle y met la main, il n'y aura aucune querelle dans son... je veux dire dans mon régiment. Si vous voulez aller jusqu'à la place d'Armes, vous rencontrerez probablement M. votre frère. Moi, pendant ce temps, je verrai van Eeck... et je

prendrai toutes les mesures que je jugerai nécessaires.

— Je vous rends grâce, monsieur Deftig.

— A propos, le capitaine Smith ne sait rien de tout cela, m'avez-vous dit, je crois ?

— Rien... absolument rien.. Il est allé à Amsterdam, et j'ai profité de son absence pour venir ici donner des explications à mon frère Guillaume... Il faut donc que je retourne le plus tôt possible à Zaandam... Si mon mari venait à savoir le motif de mon voyage, il serait encore plus difficile à apaiser que mon frère.

En disant ces mots, la compagne de M. Reïs prit congé du colonel après lui avoir serré cordialement la main.

VIII

Pendant l'entrevue de M. Deftig et de M^{me} Smith, il s'était passé de grands événements dans la cour intérieure de la caserne.

— Quelle est cette dame ? avait demandé *la colonelle* à notre ami M. Cornill Reïs, qui était resté ébahi à la même place. Avez-vous perdu votre langue, monsieur ? qui est-elle ? répondez-moi.

— Quand vous devriez me faire écarteler, je ne pourrais pas vous le dire, madame, je vous en

donne ma parole d'honneur, avait répondu l'ancien négociant.

— Ah ! vous êtes entêté, avait repris la dame en relevant son chapeau et en abandonnant le soin du bagage à son ami le sergent Cis-Yan. Cependant je prétends le savoir ; et si vous ne l'avouez à l'instant, je trouverai peut-être le moyen de vous y contraindre.

— Moi, madame ? Comment est-il possible que je puisse avouer une chose que j'ignore ? Je suis venu dans la voiture d'Amsterdam avec cette dame ; j'ai failli, à cause d'elle, me faire tuer par un jeune officier. Je l'ai amenée ici en courant à perdre haleine, et je n'en sais pas plus que vous sur son compte.

— Pour tout autre, votre histoire serait assez vraisemblable, mais elle ne peut me satisfaire, moi, monsieur... Non, monsieur, je suis assez clairvoyante, je vous le jure, pour voir que vous êtes un procureur et que vous poursuivez quelqu'un de nos jeunes officiers pour une promesse de mariage, pour un enlèvement, ou pour toute autre niaiserie. Je vous préviens que je n'aime pas ces persécu-

tions... Ainsi donc, sortez d'ici... lestement, mon vieux bonhomme, et emmenez avec vous votre belle éplorée, ou vous ferez connaissance avec les couvertures neuves de mes soldats...

— Berné ! je serais berné comme Sancho Pança ! s'écria M. Reïs en tremblant de tous ses membres.

— M'entendez-vous ? allez chercher votre Démon au cœur brisé, et hors d'ici au pas accéléré ! Je ne puis souffrir qu'un tas d'agents de chicane viennent jouer chez moi le rôle de conciliateurs et m'amènent toutes les filles de l'univers pour tourmenter nos jeunes officiers à propos de bagatelles. Allons, volte-face et en avant, marche !

— Madame, avait interrompu M. Reïs au comble de l'étonnement et de la frayeur, avez-vous lu un ouvrage philosophique intitulé : *De la Dignité des Femmes* ?

— *De la Nullité des Femmes*, à la bonne heure. Quel est le niais ou la niaise qui a trouvé de la dignité chez les femmes ? Parlez-moi d'un homme brave, audacieux, téméraire... Un homme peut avoir de la dignité lorsque, les yeux étincelants et les narines ouvertes, il s'élance, la baïonnette en avant,

contre une ligne ennemie... Mais de la dignité chez les femmes ! laissez-les donc coudre, tricoter ou faire de la tapisserie... Ah fi ! Allons, battez en retraite, mon brave homme, ou vous serez sous la pompe avant deux minutes, pour vous apprendre à venir débiter des absurdités sur les femmes.

— Sous la pompe ! soupira M. Cornill Reïs.

— Oui, sous la pompe ; je vous y ferai mettre, aussi sûr que mon nom est Barbara de Witte, femme Deftig, et que je commande le régiment des *Lapins buveurs de sang*.

— Madame, les lapins ne boivent pas de sang, je le sais fort bien, M^{me} Dichter me prête des livres d'histoire naturelle.

— Ah ! les lapins ne boivent pas de sang... et vous buvez, vous, de l'eau ? Cis-Yan, prenez un caporal, quatre hommes et...

— Oh ! non, par grâce, madame ! s'écria M. Reïs, votre très-humble serviteur... Je pars à l'instant.

La malheureuse victime des idées de M^{me} Dichter sur le développement de l'intelligence par les voyages, pensa que le meilleur parti qui lui restait à

prendre était d'obéir sans retard aux ordres de l'officier femelle.

Il se dirigea donc, aussi rapidement qu'il le put, vers la sortie de la caserne ; mais arrivé à la porte extérieure, la honte, la curiosité ou tout autre sentiment lui fit faire une halte.

— Partirai-je, après tout, pensa-t-il, sans avoir découvert quel est le nom et la position sociale de mon inconnue... quelles affaires l'amènent ici, ce qu'elle sait sur le compte de Paul van Eeck et ce qu'elle veut à Palms?... Il y a dans tout ceci un mystère, et M^{me} Dichter ne me pardonnerait jamais si je ne parvenais à l'éclaircir... Je vais attendre ici cette jolie personne, car c'est une jolie personne, bien qu'elle n'ait pas voulu me raconter son histoire... Sur mon âme, je n'ai jamais vu de plus beaux yeux.

— Oui, je vais l'attendre.

En conséquence, M. Reïs s'arrêta tout court.

Il était posé depuis dix minutes à la même place comme un dieu Terme, regardant patiemment la porte par où devait sortir sa belle compagne, qui était toujours chez le colonel Deftig, lorsqu'un per-

sonnage nouveau l'accosta en lui disant, après l'avoir salué avec une exquise politesse :

— Pardonnez-moi, monsieur, si je trouble vos méditations.

— Vous ne troublez pas mes méditations, monsieur, car je ne médite point. Je vous pardonne donc très-volontiers; je suis même on ne peut plus disposé à vous satisfaire, si vous désirez savoir l'heure qu'il est... Il est midi et demi. Si vous désirez savoir quand part la voiture pour Amsterdam, elle part dans quarante minutes; si vous avez envie de m'interroger sur autre chose, parlez, mais parlez vite, car je suis pressé.

M. Cornill Reïs débita ces quelques mots avec une extrême volubilité, en prenant une petite voix aigre-douce qui annonçait un médiocre désir de faire de nouvelles connaissances.

— Je n'aurais pas pris la liberté de vous déranger, monsieur, si je ne me trouvais dans une position exceptionnelle.

— Ah! vous êtes dans une position exceptionnelle?...

— Oui, monsieur, par des circonstances toutes particulières que vous saurez plus tard.

— Plus tard ! Vous ne pouvez sans doute me les faire connaître sur-le-champ, dit M. Reïs en jetant sur son interlocuteur un regard inquiet. Encore un nouveau mystère ! pensa le voisin de M^{me} Dichter ; puis il ajouta en levant ses petits bras au ciel : Ma foi, monsieur, il m'arrive dans cette ville tant de choses bizarres, que je voudrais pour beaucoup d'argent n'y avoir jamais mis les pieds... Je descends de diligence, et...

— Ah ! vous êtes étranger, interrompit vivement le monsieur, j'en suis enchanté ; le service que vous serez assez aimable pour me rendre n'en sera que plus grand.

— Mais que désirez-vous ? Ma voisine d'Utrecht, une femme remplie de talents, dit dans ses ouvrages : « Entre l'enclume et le marteau, ne mettez jamais le doigt ; » ce qui signifie, je crois, dans le langage des simples mortels : ne vous mêlez jamais d'une affaire que vous ne connaissez pas à fond.

— Aussi la connaîtrez-vous jusque dans ses moindres détails... Mais avant toutes choses, je dois

vous demander si vous voulez me servir de second dans un duel ?

— Quoi ? vous avez aussi un duel ?... Quant à moi, je suis venu d'Amsterdam avec une jeune dame d'une beauté remarquable : c'est un ange. Je ne serais pas étonné si on me disait qu'elle a posé pour les Vierges de Raphaël.

— Elle n'est donc pas de la première jeunesse ?
répliqua l'interlocuteur de M. Cornill Reïs en souriant.

— Elle a vingt ans et des yeux qui...

— Pardon, interrompit l'étranger, je ne désire pas recevoir vos confidences, en ce moment du moins... je suis pressé.

— Mais je m'efforce de découvrir pour quelle affaire vous me demandez mon aide.

— Je crois, au contraire, que vous me racontez vos aventures.

— En êtes-vous sûr ?... c'est possible. Eh bien ! monsieur, cette charmante personne implora aussi le secours de mon bras, comme vous, avec une légère différence, pourtant... Elle me traîna à droite

et à gauche à la recherche d'un militaire, puis d'un autre, et enfin d'un troisième.

— Bref, votre donzelle s'est moquée de vous avec une grâce parfaite.

— Eh ! eh !

— Elle vous a ri au nez.

— Peu m'importe... Je ne rencontre parbleu pas tous les jours de semblables lèvres pour rire de moi... Eh bien, monsieur, sur ces entrefaites, il survint un fat du nom de Paul van Eeck.

— Paul van Eeck ! s'écria l'étranger en interrompant notre ami Reïs, la chose est au moins singulière.

— Et il insulta, soit elle, soit moi... assez pour que je me crusse obligé de le souffleter... Je le souffletai donc en lui disant que j'attendais ses témoins.

Ici une pensée subite sembla frapper l'esprit de M. Reïs. Sa figure, la figure est encore quelquefois le miroir de l'âme, sa figure, dis-je, prit une expression d'angoisse impossible à décrire, et il ajouta sans lever les yeux :

— Ne seriez-vous pas, monsieur, l'ami de ce Paul van Eeck ?

— Non, monsieur, non. C'est précisément avec lui que j'ai une affaire d'honneur.

Le visage de notre héros s'éclaira subitement. Il reprit son air belliqueux et se campa de plus belle sur ses hanches en s'écriant :

— Par saint Cornill, mon patron, le drôle est né sous une mauvaise étoile. Si vous ne le tuez pas, je le tuerai, ou vous le tuerez si je ne le tue pas.

Puis il ajouta de sa voix la plus douce et avec son sourire le plus gracieux :

— Pourrais-je sans indiscretion, monsieur, vous demander le motif de votre querelle... une rupture de promesse, probablement ?...

— Une rupture ! C'est pour une rupture de promesse que vous vous battez ?

— Moi ? J'ignore absolument pourquoi je me bats. Tout ce que je sais, c'est que ma belle inconnue semblait fuir la présence de ce maudit homme.

— Vous le détestez ?

— Si je le déteste ?... Dites donc que je...le hais.

— Ainsi, je puis espérer que vous ne me refuserez pas le service que je réclame de vous ?

— Mais...

— Expliquez-vous.

— Dame.

— J'attends votre réponse.

— Hum ! hum !

— Acceptez-vous ?

— Je ne dis pas non.

— Mais vous ne dites pas oui.

— Non.

— Vous avez pourtant un différend à vider.

— Oui.

— Et vous refusez de me servir de second ?

— Moi, je n'ai pas dit cela.

— Vous acceptez donc ?

— Je ne me suis pas prononcé catégoriquement.

— Je le sais parbleu fort bien.

— A qui ai-je l'honneur de parler ?

— Au capitaine Smith.

— Moi, je suis Cornill Reïs, ancien négociant, retiré à Utrecht.

— En ce cas, messieurs, dit de sa voix de basse-

taille le major Mac Tod'dy, en tombant comme une bombe entre les deux exterminateurs de Paul van Eeck, je suis un homme fort heureux, *very happy*, comme on dit en anglais, de vous trouver ensemble... Je suis porteur d'une invitation pour chacun de vous, de la part de mon ami...

— Paul van Eeck?

— Paul van Eeck?

— Oui, Paul van Eeck.

— Une invitation ? Oh ! oh ! il cherche à arranger l'affaire, il nous invite à dîner... Pour ma part, je ne me rendrai pas à son invitation ! s'écria M. Reïs.

— Alors, vous connaissez l'alternative, je suppose ? répliqua le major.

— De payer moi-même mon repas à l'hôtel du Lion d'Or ? Sans doute, je sais cela.

M. Mac Tod'dy lança au voisin de M^{me} Dichter un coup d'œil qu'il aurait probablement désiré traduire en trois ou quatre langues différentes, quoiqu'il fût assez significatif ; mais il n'en avait pas le temps.

M. Reïs baissa les yeux sous ce regard fou-

droyant, et le major lui fit un petit salut hautain en se tournant complètement du côté de M. Smith.

— Capitaine, j'ai si souvent entendu dire du bien de vous par des amis communs, que j'ai pour vous autant d'estime que si je vous connaissais moi-même. *Quel che si fa per gli altri si fa për se*, comme on dit. Je suis le major Mac Tod'dy.

— J'ai depuis longtemps le désir de vous rencontrer, major, et j'espère que cette fâcheuse affaire n'étendra pas jusque sur nous sa mauvaise influence?

Les deux officiers se serrèrent cordialement la main.

— Eh bien ! se dit M. Reïs au comble de l'étonnement, voilà une singulière manière de venir proposer un cartel. Mais dans cette ville tout est extraordinaire. N'importe, j'écouterai, je regarderai et je finirai bien par tout découvrir.

— Maintenant, capitaine Smith, laissez-moi vous faire quelques questions en particulier.

— Diable ! en particulier, se dit tout bas l'ancien marchand de dentelles.

— Je hais les curieux et les bavards, continua

le major en envoyant à l'adresse de notre ami un second regard aussi significatif que le premier: *odi profanum vulgus et arceo*, comme on dit; deux mots bien sentis suffiront peut-être pour débrouiller les cartes.

—Deux mots ne peuvent pas, selon moi, arranger de semblables affaires, reprit en souriant le capitaine Smith, mais puisque vous le désirez, je me mets à vos ordres.

IX

Dès que les deux officiers furent assez loin de M. Reïs pour qu'il ne pût entendre aucune de leurs paroles, ils s'arrêtèrent, se regardèrent un instant en silence, et M. Mac Tod'dy renoua la conversation en ces termes :

— Avant tout, capitaine Smith, je dois convenir, *convenio*, comme on dit, que vous avez joué un tour... sanglant à ce pauvre van Eeck.

— Un tour ! J'ai joué un tour à M. van Eeck,

moi ? s'écria le capitaine ; je ne vous comprends pas... Mais continuez, de grâce, je ne veux plus vous interrompre.

— Certes, M. van Eeck a fait des choses condamnables, mais il faut être juste, il était poussé par le ressentiment.

— Par le ressentiment... major Mac Tod'dy ?

— Oui, parbleu ! par son ressentiment. *Ira furor brevis*. Et il est certainement concevable qu'un jeune homme de vingt-cinq ans se soit fâché après avoir été trahi d'une manière si brusque et si inattendue.

— Trahi ! Pardon, pardon, je vous interromps encore, mais continuez sans me répondre.

— Je continue... Sans doute, *ohne zweifel*, comme on dit en allemand... la jeune personne avait le droit de changer d'idées, cela se voit tous les jours, et si elle a jugé convenable de vous préférer à lui, je ne vois aucune loi divine ou humaine qui...

— Est-ce que, par hasard, ce fat chercherait maintenant à s'excuser en insinuant que Marion me préférerait?... Major Mac Tod'dy, je suis ici pour recevoir votre message, ainsi, acquittez-vous-en, je

vous prie, et vidons au plus vite cette sottie affaire... C'est une calomnie indigne d'un galant homme!

— Une calomnie! exclama le major étonné, est-ce que par hasard vous voudriez me donner à penser, capitaine Smith, que la jeune dame ne vous préfère pas à lui?

— A l'heure qu'il est, peut-être, car elle a, je l'espère, assez de fierté ou assez de raison pour le mépriser... Mais je puis affirmer que jamais jeune fille bien élevée n'aima plus sincèrement un homme que Marion n'aima M. Paul van Eeck. Sa santé est altérée; elle a perdu la gaieté de la jeunesse. Vraiment, s'il faut parler avec franchise, j'ai peur que malgré tout ce qui s'est passé, son amour pour ce mauvais sujet ne soit pas encore éteint.

— Depuis quand avez-vous des soupçons?

— Depuis fort peu de temps. Avant mon mariage je ne pouvais en juger aussi bien que depuis.

— Diable! diable! fit le major en jetant sur le capitaine Smith un regard qu'on aurait pu traduire indistinctement par ces mots: Pauvre homme, je vous plains! pauvre fou, allez vous faire traiter! ou pauvre mari, malgré moi je ris de votre déconve-

nue ! puis il ajouta : Mais si vous aviez ces soupçons avant votre mariage, pourquoi vous êtes-vous marié ?

— Pourquoi ? Pensez-vous, major, que de pareilles choses puissent empêcher un honnête homme d'épouser la femme qu'il aime ! M^{me} Smith a de tout cela autant de regrets que moi-même.

— Mais pourquoi n'a-t-elle pas prévenu le lieutenant de son mariage avec vous ?

— Quel besoin avait-il d'être prévenu ?

— Un grand besoin, j'imagine... ou s'il ne l'avait pas, je serais curieux de savoir qui aurait pu l'avoir.

— En ceci, monsieur, nous différons d'opinion. Soyez donc assez aimable pour vous acquitter de votre message... Indiquez-moi l'heure et le lieu du rendez-vous... je vous jure que je ne vous ferai pas attendre... je trouverai facilement un témoin parmi les officiers de la garnison. J'avais d'abord choisi un bourgeois, mais je crains, ajouta-t-il en souriant, que mon ami, M. Reïs, ne me refuse ce petit service.

— Je suis fort embarrassé, je ne sais vraiment

pas, comme on dit, de quelle manière agir dans cette affaire, murmura le major Mac Tod'dy ; d'abord, si réellement votre femme est trop attachée à Paul van Eeck.

— Ma femme, monsieur ?

— Votre femme, *uxor*, comme on... Je dis donc que si votre femme continue à aimer mon ami, c'est à vous et non à lui qu'il appartient d'envoyer le cartel.

— C'est certainement ce que je ferais si elle me donnait des raisons pour agir de la sorte, major Mac Tod'dy ; si M. van Eeck se vante de quelque chose de semblable, sa conduite est encore plus infâme que je ne le pensais.

— Mais c'est vous-même qui me l'avez dit il n'y a qu'une minute.

— Vous vous trompez, monsieur, je dis que Marion Palms est encore assez folle pour aimer Paul van Eeck.

— Eh bien ?

— Eh bien ?

— Marion Palms ?

— La sœur de ma femme ?

— La sœur de votre femme !... Vous ne vous êtes donc pas marié avec la fiancée de Paul van Eeck ?

— Non, monsieur... mais avec sa sœur aînée.

— Oh ! si je tenais entre mes doigts la gorge de ce faquin de l'impériale de la diligence ! vociféra le major... Donnez-moi votre main, capitaine Smith, toute cette affaire n'est qu'un malentendu... je ne vous demande que dix minutes pour aplanir toutes les difficultés... Venez avec moi chez mon ami, nous le rendrons plus heureux qu'un roi. Il croyait que vous lui aviez enlevé sa maîtresse, courons le détromper. *Vamos á desenganarlo*, comme on dit en espagnol.

Le capitaine Smith eut enfin le mot de cette énigme, et M. Reïs, poussé par le désir de s'instruire, ou plutôt par la curiosité, allait s'approcher des deux officiers pour leur faire quelques questions, lorsque sa compagne de voyage, plus mystérieuse et plus voilée que jamais, vint poser délicatement la main sur son bras.

— Ne bougez pas, par pitié... dit-elle à voix basse.

— Mais...

— Je vous en prie.

— Au moins, serez-vous reconnaissante ?

— Très-reconnaissante.

— Je vous dirai plus tard comment je comprends la reconnaissance.

— Fort bien, mais laissez-les partir, continua l'inconnue, nous pouvons nous retirer dans une rue latérale... s'ils me voyaient, je serais perdue.

— Encore perdue. Le mystère devient de plus en plus impénétrable, pensa M. Cornill Reïs.

— L'un d'eux est mon mari.

M. Reïs lâcha immédiatement le bras de la dame.

— Une femme mariée ! s'écria-t-il, courir après des capitaines, des colonels, et *cætera*. Voulez-vous bien vous expliquer, madame ? car mes idées sont tellement embrouillées que je ne sais plus si je rêve où si je suis éveillé.

— Oh ! pas maintenant... vous ne tarderez pas à tout savoir... Mais venez avec moi jusque sur la place d'Armes, et tout finira bien.

— Vous croyez ? Alors je désire que cela finisse

promptement, car, encore une heure comme celle que je viens de passer, et je serais mort.

Pendant ce petit dialogue, qui avait eu lieu à voix basse, le capitaine Smith et le major Mac Tod'dy avaient disparu, et M. Cornill Reïs était sur le point de prendre, avec sa compagne, le chemin qui conduisait à la place d'Armes, lorsqu'un jeune officier se montra inopinément devant eux.

— Guillaume? s'écria la jeune dame en se jetant au cou du nouvel arrivant.

— Comment, encore un militaire! pensa M. Reïs. Elle connaît donc toute l'armée.

— Georgina! dit avec joie le jeune officier... Combien je vous remercie d'être venue me recevoir.

— Je voudrais vous parler en secret, ajouta l'inconnue.

— A vos souhaits, répondit le militaire.

Et ils se retirèrent à l'écart, laissant M. Reïs hors de portée de leur voix.

— Encore un aparté, murmura ce dernier complètement désappointé; ce n'est pas avec tout cela que j'agrandirai mon esprit et que je développerai mon intelligence. A mon retour je ne pourrai pas racon-

ter grand'chose à M^{me} Dichter. Toujours des mystères d'un côté et des confidences de l'autre, et pour mon compte il ne m'arrive que des menaces de mort, de bernement ou de bain froid... Je ferais bien, je crois, de retourner à Utrecht, j'ai suffisamment couru les grands chemins : un négociant retiré n'est pas un oiseau voyageur... c'est un animal domestique... Oui, décidément, dès ce soir j'irai revoir les volets verts de ma petite maison blanche, et en arrivant je brûlerai le livre *De la Dignité des femmes*.

En quelques mots M^{me} Smith expliqua toute la situation à [son frère, car le jeune officier était son frère.

— Eh bien ! allons trouver van Eeck, dit celui-ci en prenant le bras de sa sœur ; je ne doute pas qu'il n'explique raisonnablement sa conduite... Et je serai bien aise de voir ce bon Smith.

— Oui, allons ensemble trouver mon mari.

— Elle va voir son mari !... s'écria M. Reïs, qui avait entendu leurs dernières paroles. C'est la femme la plus dissimulée de toute la Neerlande.

Le frère et la sœur s'éloignèrent rapidement

après avoir jeté un petit salut en forme d'adieu à notre héros, qui les regardait étonné, lorsqu'une voix aigre fit entendre derrière lui ces paroles menaçantes :

— Eh quoi, vous êtes encore ici, maudit procureur, aux aguets près de la caserne... Holà, sergent Cis-Yan !

M. Cornill Reïs se retourna et vit le terrible visage de M^{me} Deftig, le colonel en crinoline ; il n'en demanda pas davantage : une seconde après cette effroyable apparition, il avait disparu comme par enchantement.

X

La conversation de l'excellent M. Deftig avec le lieutenant Paul van Eeck avait si bien ouvert les yeux de notre jeune homme sur la folie de sa conduite, qu'il n'avait pas fallu un bien grand effort de la part de son supérieur pour le faire passer du regret au désespoir.

— Que j'ai été niais, se disait-il, de m'imaginer que Marion aurait pu me préférer tout autre homme!

Tel était le canevas de son soliloque.

Et l'on peut voir, par ce simple échantillon, que malgré la découverte de sa niaiserie, il n'avait pas entièrement renoncé à sa bonne opinion de lui-même.

— Il fallait que j'eusse perdu la tête pour penser que Marion consentît à épouser un homme de trente-six ans... Combien je suis contrarié d'avoir écrit à mon père que tout est rompu. Croyez-vous, colonel, qu'elle veuille jamais me pardonner ?

— Vous pardonner, mon cher garçon, je n'en sais rien, mais M^{me} Deftig prétend que les jeunes filles sont tellement folles, qu'elles pardonnent tout, excepté l'indifférence.

— Et le capitaine Smith, un brave militaire, le mari de la sœur de Marion, je l'ai insulté... il faut que je me batte avec lui.

— Non pas, mon jeune ami, vous devez lui faire des excuses si vous avez eu tort... sinon, c'est lui qui doit vous en faire.

— Des excuses... entre militaires...

— Entre militaires comme entre bourgeois... un

galant homme peut toujours reconnaître ses torts... D'ailleurs, M^{me} Deftig ne permettrait jamais un duel entre deux officiers de son... de mon régiment.

— S'il en est ainsi, c'est moi qui dois des excuses au capitaine Smith.

— Vous ne pouvez avoir une *meilleure chance*, comme on dit en français, interrompit le major polyglotte en entrant dans la chambre, car voici le capitaine Smith, qui est là prêt à les accepter.

— De grand cœur, je vous le jure, continua ce dernier en saisissant la main de Paul van Eeck... Ainsi, pas un mot de plus sur ce sujet, je vous prie.

— Allons, allons, tout est pour le mieux dans ce monde, le meilleur des mondes possibles, dit en souriant le mari de *la colonelle* Deftig. Capitaine Smith, vous plaidez la cause du lieutenant près de la belle offensée.

— Le coupable fera peut-être mieux d'être son propre avocat... il trouvera la cour très-favorablement disposée ; et comme le juge est lui-même à l'hôtel du Lion d'Or...

— Marion ici ! interrompit vivement Paul van Eeck, bon Dieu !

— Oui, elle est ici, répliqua le capitaine, comme je la savais fort désireuse de voir son frère Guillaume, je l'ai amenée avec moi, à l'insu de ma femme que j'ai laissée à Zaandam.

— Où elle n'est pas restée longtemps, ajouta le capitaine Guillaume Palms lui-même, en entrant suivi de M^{me} Smith, la mystérieuse compagne de M. Reïs.

— Me pardonnerez-vous, dit-elle à son mari, d'être venue ici sans permission ?

— Oui, vraiment, mais à une condition, c'est que vous me pardonnerez le même tort.

— Fort bien, dit le major Mac Tod'dy ; je propose que nous nous rendions sur-le-champ et sans retard, ensemble et séparément, *conjunctim ac separatim*, comme on dit, à l'hôtel du Lion d'Or, nous pourrons tout arranger là beaucoup mieux qu'ici, car nous devons entendre également l'autre partie, *audi alteram partem*.

— Ce sera un véritable *jour de noces*, comme

vous diriez en français, major, répondit le colonel en offrant son bras à M^{me} Smith.

— Non pour moi, pauvre vieux célibataire, *non nobis*, répliqua le major; et tout le monde prit le chemin qui mène à l'hôtel du Lion d'Or.

XI

Après avoir échappé aux terribles menaces de la colonelle, M. Reïs s'était estimé fort heureux en retrouvant son sac de nuit sous la porte cochère de l'hôtel, à la place même où il l'avait déposé en arrivant.

— Garçon ! cria-t-il ; et le même personnage , avec les mêmes cheveux, avec le même habit noir et avec la même serviette sous le même bras, accourut à son appel.

— Que désire monsieur ? répondit-il de sa même voix mielleuse.

— Y a-t-il une voiture qui parte pour Utrecht ce soir ?

— Oui, monsieur, à six heures et demie.

— Le ciel en soit loué, je pourrai quitter cette infernale ville... Garçon !

— Monsieur ?...

— Je suis arrivé aujourd'hui d'Amsterdam avec une dame voilée... une dame tout à fait inconnue. La connaissez-vous ?

— Non, monsieur.

— C'est une femme mariée !... Quelle honte !

— Oui, monsieur... Voulez-vous dîner avant de partir, monsieur ? demanda le garçon sans écouter le récit de M. Reïs, nous avons du bifeck, du rosbif, du bœuf salé de Hambourg...

— Non, je ne veux pas dîner... Son mari ne sait pas qu'elle est ici ; mais, garçon, M. van Eeck le sait...

M. Cornill Reïs accompagna cette partie de ses confidences d'un jeu de prunelle significatif, qui ne produisit cependant aucun effet sur le garçon.

— Oui, van Eeck le sait ; car vous pouvez être certain qu'il a maintenant découvert qui elle est...

— Oui, monsieur. Avez-vous retenu votre place, monsieur ?

— Elle ne voudrait pas pour tout au monde que son mari sût qu'elle est ici.

— Sur l'impériale ou dans l'intérieur, monsieur ? Le bureau est à droite dans la cour, continua le garçon.

— Ensuite, il y a un grand monsieur qui parle toutes les langues, excepté la sienne. Je serais curieux de savoir qui il est.

— Vous n'avez que ce bagage, monsieur ? Le commissionnaire va s'en charger.

— Je ne sais pas non plus quelle est cette horrible femme, vêtue en amazone ?... J'ignore ce que Paul van Eeck peut avoir fait ?... Qui peut être la jeune dame ? Qu'est-ce que peut être son mari ?.. Ah ! et ce Guillaume qu'elle a embrassé en pleine rue.... Garçon, y a-t-il ici une maison de fous ?

— Non, monsieur, mais il y a un pénitencier.

— Alors, sur mon âme, mon inconnue serait bien...

L'observation de M. Reïs, quelle qu'elle pût être, et évidemment elle n'était pas flatteuse pour sa compagne de voyage, fut interrompue par l'arrivée de l'heureux lieutenant et de toute sa société.

M. Reïs aperçut d'abord le colonel, le capitaine Palms et M^{me} Smith; mais ils étaient si occupés de leur conversation, qu'ils ne le virent même pas.

Vinrent ensuite le major Mac Tod'dy, M. Smith et la colonelle Deftig.

— Ah! voici notre illustre ami, *amicus noster*! s'écria en riant le major.

— Par Jupiter! ajouta Paul Van Eeck, je devrais bien donner à ce personnage une leçon de politesse.

— C'est le savant naturaliste qui vous a appelé freluquet, continua le major. *Ludit mitem*, comme on dit.

— C'est le monsieur qui a refusé d'être mon second et qui m'a raconté quelques sottes histoires sur ses galanteries avec une dame qu'il a trouvée en diligence, ajouta le capitaine Smith.

— Messieurs, reprit M. Cornill Reïs avec une politesse obséquieuse, je suis ici depuis ce matin, et je m'efforce de découvrir la cause de toutes les aventures mystérieuses qui m'arrivent. Voudriez-

vous avoir l'extrême complaisance de me dire pourquoi, depuis deux heures, nous nous sommes querrellés, insultés, menacés et *cætera* ?... Mon estimable voisine, M^{me} Dichter, l'auteur *De la Dignité des femmes*...

— Qu'elle soit la proie de Lucifer, interrompit le major Mac Tod'dy : *Der teufel hole isn*, comme on dit en allemand, nous n'avons pas le temps de vous écouter, bonhomme. Avançons, messieurs... Savez-vous quel est le numéro de la chambre de la jeune fille ?

— Numéro 11, répondit le capitaine Smith.

Et les trois officiers pénétrèrent dans l'intérieur de l'hôtel du Lion d'Or.

— Encore une jeune fille ! pensa M. Reïs. Puis il appela de nouveau le garçon.

Le garçon parut.

— Garçon !

— Monsieur ?

— Je vous enverrai par la poste un billet de cent florins si vous pouvez découvrir le fil de ce mystère et si vous m'en faites connaître les détails ; mon adresse est rue Barnevelt, n° 13, à Utrecht,

et je m'appelle Cornill Reïs. J'ai employé inutilement tous les moyens possibles pour avoir le mot de cette énigme, mais OEdipe lui-même n'aurait pas su la deviner... Si donc vous faites quelques découvertes, expédiez-m'en le rapport et je vous enverrai le billet par le retour du courrier.

— Voici la voiture, monsieur, hurla le garçon.

— Parbleu ! je vous entends bien... J'y monte, et je me félicite de quitter vivant cette ville... Quant à ce brigand femelle, qui passe sa vie au milieu de ses caisses et de ses boîtes, si vous me le faites connaître...

— Monsieur, la diligence ne peut attendre un seul instant.

M. Reïs jeta au ciel un regard désespéré quand il vit s'évanouir sa dernière espérance de découvrir les mystères dont il avait été le jouet, et il se disposa à monter en voiture.

— Cocher ! cria-t-il en s'arrêtant sur le marche-pied, il n'y a pas de dames dans l'intérieur ?

— Non, monsieur.

— Fort bien... marchons... S'il y en avait eu une seule, j'aurais fait la route à pied.

XII

M. Reïs arriva sain et sauf à Utrecht; il y revit l'auteur *De la Dignité des femmes*. M^{me} Dichter ne lui trouva ni l'esprit plus vaste, ni l'intelligence plus développée; cependant, après s'être fait honnêtement prier, elle consentit à devenir M^{me} Reïs.

Ce mariage mit le comble aux vœux de notre héros. Il n'était pourtant pas ridiculement amoureux de M^{me} Dichter, qui avait passé la première, la seconde et même la troisième jeunesse, mais son âme avait besoin d'une compagne qui pût comprendre

ses poétiques aspirations et recoudre les boutons de ses gilets de flanelle.

J'aurais été heureux de pouvoir terminer cette histoire par ces mots consacrés :

Les jeunes mariés vécurent longtemps parfaitement heureux, et ils eurent beaucoup d'enfants, beaux comme des anges ou beaux comme leurs chers parents, ce qui n'est pas toujours la même chose.

Mais, hélas ! le premier devoir d'un historien étant d'écrire la vérité, toute la vérité, mais rien que la vérité..., je dois avouer que notre couple intéressant ne procréa aucun être vivant à son image, et que l'illustre auteur *De la Dignité des femmes* s'envola vers les cieux, blanche et pure comme une colombe.

L'époux inconsolable eut le courage de survivre à sa femme, qu'il avait rendue fort malheureuse, non parce qu'il était un méchant homme, mais parce que, depuis son retour précipité de Breda, il fut sans cesse poursuivi par l'idée fixe de découvrir le secret des aventures dont il avait été, malgré lui, l'un des héros.

Après de longues recherches infructueuses , M. Cornill Reïs ressentit un chagrin tellement vif en songeant que ces mystères seraient toujours des mystères pour lui, qu'il mourut à l'âge de quatre-vingt-sept ans, victime de son désespoir... et de son obésité.

Ses biens devinrent la proie de trois ou quatre collatéraux affamés qui le pleurèrent très-convenablement, assez convenablement pour nous faire présumer que, par une sage administration de ses biens, M. Reïs s'était encore enrichi depuis son voyage à Breda.

Les collatéraux sont les thermomètres qui indiquent la température de la fortune d'un mort.

Mais comme on ne peut pas se lamenter et gémir sans cesse, les parents de notre héros se consolèrent en pensant : que si au fond de la plus grande joie il y a toujours un peu de tristesse, au fond de la plus grande tristesse il y a toujours un peu de joie... et en se partageant les florins du bonhomme.

FIN



JUN 18 1880

APR 21 1884

MAY 17 1880

